

action poétique

CHILI

55



La poésie doit avoir pour but la vérité pratique

55

action poétique

APPEL

Cet ensemble a été réalisé par Pierre Lartigue avec la collaboration de toute notre équipe et celle de Françoise Febrer, Florence Delay, Jacqueline Labrot, Blanche Grinbaum, José Alonso Hernandez. Il s'insère, en supplément, entre notre numéro précédent et le numéro « Poésies U. S. A. » (décembre 1973). L'effort financier important qu'il nécessite mettrait en danger notre entreprise si nos lecteurs et nos amis ne répondaient pas à cet appel à souscription. Aidez-nous par vos versements, l'abonnement de vos amis, l'achat de plusieurs exemplaires à diffuser. Cet appel est pressant. Votre intervention nous est indispensable. Nous vous en remercions par avance, et pour le geste de solidarité envers le Chili, et pour le soutien qu'ainsi vous nous apporterez.

RÉDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITÉ DE RÉDACTION : Claude Adelen, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Elisabeth Roudinesco, Bernard Vargaftig.

ADMINISTRATEUR : Michel Ronchin.

DIFFUSION : Odéon Diffusion, 24, rue Racine, Paris-6°.

LE PAVILLON, ROGER MARIA ÉDITEUR, 5, rue Rollin, Paris-6°.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 30 F. — Etranger : 36 F.

France : 8 numéros : 60 F. — Etranger : 72 F.

(Voir bulletin d'abonnement.)

C. C. P. : Action Poétique, 19, rue Emile-Dubois, Paris-14° — 4.294.55 Paris
Gérant responsable : H. Deluy. Dépôt légal : 4° trimestre 1973.

CHILI

Pablo Neruda appelle	3
Le temps n'a pas été perdu : P. Neruda	4
Incitation au nixonicide : Pablo Neruda	6
Pays de l'absence : Gabriel Mistral	8
Le paresseux : P. Neruda/Aragon	10
Ode aux Amériques : P. Neruda	11
La clef : P. N.	14
La mer : P. N.	16
La mer : P. N.	16
Les raisins et le vent (IX) P. N.	17
Ode à la vieille gare de Mapocho : P. N.	20
Voyage au cœur de Quevedo : P. N.	23
Fin du monde : P. N.	27
Souvenirs de P. Neruda : Philippe Soupault	28
Adieu à un ami : Camilo-José Cela	29
■	
Arrêtons la mort : Héctor Pinochet	30
Poèmes d'ouvriers chiliens	32
Qu'ils prennent garde : Aragon	39
La maison de P. Neruda saccagée : « Le Monde »	40
Que felicidad ! : « Le Figaro »	41
Dans la constellation du chien : Action Poétique	42
Union des écrivains	42
Général Pinochet, texte I : Jacques Roubaud	43
Général Pinochet, texte II	44
12 septembre : « La Nation »	46
Ne gaspillons pas un poème... : Gil Jouanard	46
Visite commentée : Claude Hodin	47
57, rue de Varennes : Alain Lance	49
Trois cents personnes : Mitsou Ronat	50
Le marché du cuivre : Elisabeth Roudinesco	52
Amérique nôtre : Miguel Angel Asturias	53
Une lettre : José Bergamin	54
Dernière résidence sur la terre : Volker Braun	57
A P. Neruda : Che Lan Vien	58
Putsch : James Corbett	59
Fragments... : Julio Cortazar	60
Les bottes des généraux : Evguenei Evtouchenko	63
Chili... : Erich Fried	66

Chili : <i>Yannis Ritsos</i>	68
Office des ténèbres : <i>Saul Yurkievich</i>	69
Cri premier : <i>Claude Adelen</i>	71
Tract au général Pinochet : <i>Alain Bosquet</i>	74
Au peuple chilien : <i>Michel Cahour</i>	75
Trois locutions... : <i>Henri Deluy</i>	76
La lampe de terre : <i>Charles Dobzynski</i>	78
Romance... : <i>Pierre Gamarra</i>	80
Un exemple : <i>Dominique Grandmont</i>	81
12/IX/73 : <i>Pierre Lartigue</i>	82
Fueron reyes toda una mañana : <i>Joseph Guglielmi</i>	83
L'homme et l'œuvre : <i>Jean Marcenac</i>	84
Melencolia : <i>Jean-Claude Montel</i>	86
Docteur W. C. Williams : <i>Armand Rapoport</i>	88
Ce fut au loin... : <i>Lionel Ray</i>	89
La terre est dure... : <i>Paul Louis Rossi</i>	90
Mais pour ton quel espoir... : <i>Maurice Regnaut</i>	91
Les fous de ce stade : <i>André Sala</i>	91
Résister : <i>Bernard Vargaftig</i>	92

Couverture de *Gaston Planet*, à partir d'une photo de *P. Neruda* sur le chemin de l'exil.

Dessins : *Vieira da Silva* (p. 5), *E. Pignon* (p. 55), *Guanse* (p. 45), *Lobo* (p. 15), *F. Teyssier* (couv. 3), *Getzler* (p. 51), *Marc Charpin* (p. 85), *Thérèse Bonnelalbay* (p. 37), *Vanarsky* (p. 67).

Neruda appelle

De ma retraite de l'île Noire, Je veux signaler aux Intellectuels du Chili la gravité de la minute présente, particulièrement la campagne, les préparatifs de manipulateurs étrangers et chiliens, de l'intérieur et de l'extérieur du Chili, pour nous précipiter dans la lutte armée.

Ces signes sont sans équivoque et doivent être pris au sérieux.

Les forces engagées dans cette tentative sinistre sont celles qui ont déjà planifié une paralysie économique, obtenue en partie. Leurs plans étalent et continuent d'être liés aux desseins de l'ITT et de la CIA révélés au congrès des Etats-Unis. Ces révélations ont aussi éclairé l'importante aide économique apportée par ces organismes étrangers aux factieux du Chili. On ne peut concevoir que cette corruption ait diminué et il est possible de supposer qu'elle s'est accrue avant et après les élections de 1973.

Faire échec à ce projet réactionnaire qui prétend endeuiller tous les foyers du Chili est un devoir de l'intelligence, que nous devons assumer immédiatement.

Je veux demander à mes camarades de collaborer au plan qui dénoncera les fauteurs de guerre civile et de démontrer aux yeux du pays les conséquences terribles d'une conspiration aussi néfaste qu'antipatriote.

Je lance un appel à mes amis artistes, Intellectuels créateurs, d'Amérique Latine, des Etats-Unis et du Canada, des pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Océanie, pour qu'ils apportent leur aide, leur voix, leurs sentiments fraternels à notre peuple, à notre lutte actuelle pour la liberté, pour la paix, contre la guerre civile, contre le fascisme et l'impérialisme.

Nous savons que nous ne sommes pas seuls, que l'homme du Chili symbolise en bien des lieux une cause commune de l'humanisme et de la dignité révolutionnaire.

Le chemin du Chili, compris, admiré par tous les peuples du monde sera défendu sans hésitation par le peuple chilien.

Cet appel a paru dans les journaux chiliens au début de l'été. Il a été repris par la revue de Buenos Aires *Crisis*, qui a consacré une partie de son n° 4 — août 73 — à Pablo Neruda.

Le temps n'a pas été perdu

On ne fait pas le compte des illusions,
pas plus que des compréhensions amères.
Il n'est pas de mesure pour compter
ce qui ne saurait nous arriver,
ce qui a bourdonné, obsédant, à nos oreilles
sans que nous puissions nous rendre compte
de ce que peu à peu nous allions perdant.

Perdre jusqu'à perdre la vie,
c'est vivre la vie et la mort.
Ces choses ne sont pas éphémères
mais irréfutables et constantes,
c'est le vide perpétuel,
le silence dans lequel tout tombe
où nous finissons par tomber.

Ah ! ce qui est passé si près
et que nous n'avons pas pu discerner !
Ah ! ce qui ne pouvait pas être
et qui pourtant était possible !

Il y a eu tant de battements d'ailes
autour des monts de la tristesse
et tant de roues ont ébranlé
la route de la destinée
qu'il ne reste plus rien à perdre.

Et les lamentations cessèrent.

Trad. Françoise FEBRER et Louis della FIOR.

* Poème inédit remis par Mathilde Neruda à un groupe de poètes de Valparaiso, en geste d'amitié. Il nous a été communiqué par Louis della Fior.

ABO
NDR

V.S

Incitation au Nixonicide

Eloge de la révolution chilienne

Explication péremptoire

Je n'ai pas d'autre solution : contre les ennemis de mon peuple ma chanson est offensive et dure comme la pierre araucane.

(Extraits d'un recueil paru à Santiago, en janvier 1973.)

A coup de vers

Crevons Nixon, fou furieux
à coups de vers et d'un cœur sûr.

J'ai donc ainsi décidé que mourrait
Nixon, d'un coup de feu justicier :
et j'ai mis des tercets dans ma cartouchière.

Pour les tribunaux des temps à venir
ouvrant les portes, franchissant les frontières,
j'ai recruté des hommes silencieux, sévères,
tombés lors de printemps sanglants.

Revient le troubadour

Pourquoi me voici en ta compagnie

Je suis comme un amoureux de retour.
Je touche le soleil le vent la mer du Chili,
je souffre de partir, j'ai mal d'être arrivé.

Mon cœur a toujours été rempli
comme un verre de la lueur dorée
du Chili de son chant serein

Jamais patrie de douceur et de neige
tu n'as été pour moi substance passagère.
O la blessure fut terrible à mes entrailles,

lune renversée sur le pré.
J'ai pris racine dans tes montagnes.
J'ai fleuri sur les Cordillères

(Je ne suis jamais dehors en terre étrangère,
ma poésie a trois couleurs,
tout le long de l'année je vis en ton drapeau.)

Ainsi Patrie blanche étoilée,
Patrie rouge et bleue délicate,
Patrie chilienne, Patrie splendeur,

J'écoutais de très loin ton tambour.
Je me suis approché inquiet de ta demeure.
Et je fus saisi de douleur.

Trad. Pierre LARTIGOUR.

Une vulgaire histoire

Dame Casseroline Chassieux
sur le trône de ses sous juchée
fut enfin sur le point de pleurer

et presque sur le point d'y passer
en apprenant que peut gouverner
au Chili le peuple populaire.

Pour Casseroline un raz-de-marée
ne causerait pas tant de nausée.
De voir partout des culs-terreux
lui était horrible souffrance.

.....

Voyons maintenant ce qui se passe
dit Casseroline Chassieux
et d'une poêle armée sortit dans la rue.

Trad. par Agnès KARVELÈS et Julio CORTAZAR.

Poème XL

Une fois de plus j'avertis

J'apporte ici le signe d'une urgence
Je sonne le tocsin pour le peuple vainqueur.
Il faut savoir unir la force, la conscience :

Le Chili est une bataille d'existence :
bataille de l'amour et de l'honneur.

Trad. P. L.

(*) Gabriela Mistral (1889-1957). Prix Nobel. La junte fasciste s'est empressée de débaptiser l'édifice « G. Mistral » construit en 1971 pour abriter la conférence des Nations Unies pour le commerce et le développement (U. N. C. T. A. D.) et qui était devenue la maison des travailleurs chiliens.

Pays de l'absence
étrange pays
plus léger que l'ange
et signe subtil
couleur d'algue morte
couleur de nébli (1)
avec cet âge de toujours
et sans âge heureux.

Il ne donne pas de grenade
il n'engendre pas le jasmin
il n'a pas de ciel
ni de mer azur
un nom à lui, un nom
jamais n'en entendis
en ce pays sans nom
m'en vais mourir.

Ni pont ni barque
pour me mener ici.
Nul ne m'en parla
comme d'une île ou d'un pays.
Je ne le cherchais pas
et ne le découvris.
Il semble être une fable
qu'autrefois j'ai apprise
comme un rêve de prendre
et de se dessaisir.

Et c'est ma patrie où
vivre et mourir.
Il m'est venu de choses
qui ne sont pas un pays

(1) Espèce de faucon.

de patries et de patries
que j'eus et puis perdis,
de tous les êtres
que je vis mourir,
de ce qui était mien
et s'en fut de moi.

Je perdis des montagnes
où j'avais dormi
je perdis les vergers d'or
où il était doux de vivre.
Moi, je perdis les îles
de canne et d'azur,
me couronnai de leurs ombres
et les vis,
unies et amantes,
se faire pays.

Crinière de brumes
sans dos ni encolure
haleines endormies
à leur poursuite je les vis
tout au long d'errantes années
devenir pays.

En ce pays sans nom
m'en vais vivre et mourir.

Trad. Lauriane FALLAY et Jacqueline LABROT.

Neruda / Aragon

LE PARESSEUX

*Continueront voyager choses
de métal entre les étoiles
des gens s'exténueront monter
pour violer la lune douce
là-bas fonder leurs pharmacies*

*En ce temps de vendanges pleines
le vin chez nous commence à vivre
de la mer à la Cordillère
Au Chili dansent les cerises
chantent des fillettes obscures
et dans les guitares l'eau brille*

*Le soleil joue à toute porte
Et fait miracles pour le blé
Le premier vin est vin rosé
Il est doux comme un enfant tendre
Le second vin est vin robuste
Comme la voix d'un marinier
Le troisième est une topaze
Incendie et coquelicot*

*J'ai mer et terre à la maison
Ma femme a des yeux gigantesques
Couleur des noisettes des bois
Et lorsque vient la nuit la mer
Se pare de blanc et de vert
Et puis dans l'écume la lune
Rêve en fiancée océane*

Pourquoi donc changer de planète

« Elégie à Pablo Neruda » (Gallimard).

L'« Argument du poème » dit :
« Au printemps de 1965, un tremblement de terre ravageant le Chili ruine la maison de Pablo Neruda au bord du Pacifique. A cette occasion, Aragon s'adresse à son ami, mêlant aux siens propres des vers du poète chilien qui l'interrompt pour dire son poème *Le Paresseux*, nul ne sait pourquoi de tant de vers choisis. »

Pablo Neruda

Ode aux Amériques

Amériques très pures
terres que les océans
avaient gardées
Intactes et purpurines,
siècles de rûchers silencieux,
pyramides, vases,
fleuves aux papillons ensanglantés,
volcans jaunes,
et races de silence,
modeleuses de jarres,
travailleuses de la pierre.

Et aujourd'hui, Paraguay, turquoise
fluviale, rose enterrée,
tu t'es convertie en prison.
Pérou, poitrine du monde,
couronne
des aigles,
Venezuela, Colombie,
on n'entend pas
vos bouches heureuses.
Où est parti le chœur
d'argent matinal ?
Seuls les oiseaux
à la vêtue antique,
seules les cataractes
maintiennent leur diadème.
La prison a étendu
ses barreaux.
Dans le règne humide
du feu et de l'émeraude,
parmi
les fleuves paternels,
chaque jour
un despote surgit, avec son sabre il taille,
hypothèque et adjuge ton trésor.
La chasse au frère
est ouverte.

Des coups de feu perdus résonnent sur les cols.
De Pennsylvanie arrivent
les experts,
les nouveaux
conquistadores,
cependant
notre sang
alimente
les putrides
plantations ou mines souterraines,
les dollars roulent
et
nos filles folles
se déhanchent apprenant la danse
des orang-outans.
Amériques très pures,
territoires sacrés,
quelle tristesse !
Il meurt un Machado et un Batista naît,
un Trujillo reste.
Tant d'espace
de liberté sylvestre,
Amériques,
tant
de pureté, d'eau
océanique,
pampas de solitude, vertigineuse
géographie
pour que se propagent les minuscules
négociants de sang.
Qu'est-ce qui se passe ?
Comment peut-il
durer, le silence
entrecoupé
par des perroquets sanguinaux
juchés sur les branchages
de la cupidité panaméricaine ?
Amériques battues
par la plus vaste écume
par les mers heureuses
embaumant
le poivre des archipels,
Amériques
sombres,
penchée
il naît des héros, la victoire

vers nous surgit
l'étoiles des peuples,
couvre d'autres chemins,
de vieilles nations
existent de nouveau,
la plus radieuse lumière
traverse l'automne,
le vent frémit
dans les nouveaux drapeaux.
Que ta voix et tes faits,
Amérique,
montent
de ta ceinture verte,
que finisse
la prison de ton amour,
restaure la dignité
qui t'a donné naissance
et dresse tes épis, soutiens
avec d'autres peuples
l'irrésistible aurore.

Trad. Francis REILLE.
Extrait de « Odes Élémentaires »,
à paraître aux Editions Gallimard.

La clef

Je perds la clef, le chapeau, la tête ! La clef est celle de la boutique de Raoul, à Temuco. Elle était dehors, immense, perdue, qui indiquait aux Indiens la boutique « La clef ». Quand je suis arrivé dans le Nord je l'ai demandée à Raoul. Je la lui ai arrachée, volée dans la bourrasque et les coups de vent. Et je l'ai emmenée à cheval vers Loncoche. De là, comme une fiancée tout en blanc, la clef m'accompagna dans le train de nuit.

Tout ce que j'égaré dans la maison, la mer l'emporte : je m'en suis rendu compte. La nuit, la mer se glisse par les trous des serrures, par-dessous, par-dessus les portes, les fenêtres.

Comme la nuit, dans l'obscurité, la mer est jaune, je soupçonnai sans plus sa secrète invasion. Je trouvais chez le marchand de parapluie, ou dans les douces oreilles de Marie Celeste, des gouttes de mer métallique, des atomes de son masque d'or. Car la mer est sèche la nuit. Elle garde sa taille, son pouvoir, sa houle, mais se change en une grande coupe de vent sonore, un volume insaisissable qui se dépouille de ses eaux. Ainsi elle entre dans ma maison pour savoir ce que j'ai, ce que je possède. Elle entre de nuit, avant l'aube : tout dans la maison est tranquille, salubre, les assiettes, les couteaux, les choses frottées à son contact sauvage n'ont rien perdu mais elles ont peur quand la mer entre avec tous ses yeux de chat jaune.

C'est ainsi que j'ai perdu la clef, le chapeau, la tête.

L'océan les a emmenés dans son mouvement.

Un beau matin je les retrouve. Car une vague messagère me les rend qui dépose à ma porte les objets perdus.

Ainsi, par artifice de la mer, le matin me rendit la clef blanche de ma maison, mon chapeau plein de sable, ma tête de naufragé.

1968.

« La maison dans le sable. »
Trad. Pierre LARTIGUE.



La mer

Et continuent de remuer la vague le chant le récit et la mort !

Le vieil océan a découvert ses découvreurs en éclatant de rire. Il a porté dans son mouvement les Maoris Inconstants, les Fidjiens qui s'entredévorait, les Samoas mangeurs de nénuphars, les fous de Rapa Nui qui construisaient des statues, les innocents de Tahiti, les rusés des îles, puis les Biscayens, les Portugais, les Extremègues avec leurs épées, les Castellans leurs croix, les Anglais leurs bourses, les Andalous avec leurs guitares, les Hollandais errant. Et quoi ?

1966.

« La maison dans le sable. »
Trad. P. L.

La mer

L'océan Pacifique s'échappait de la carte. On ne savait où le mettre. Il était si grand, si désordonné, si bleu qu'il ne tenait nulle part. Aussi l'a-t-on laissé devant ma fenêtre.

Les humanistes se sont préoccupés des petits hommes qu'il a dévoré au cours des ans.

Ils ne comptent pas.

Ni ce gallon chargé de cinamome et de poudre qui naufragé le parfuma.

Non.

Ni l'embarcation des découvreurs qui versa avec ses hommes affamés, fragile comme un berceau démantelé dans l'abîme.

Non.

L'homme dans l'océan se dissoud comme un bouquet de sel. Et l'eau ne le salt pas.

1966.

« La maison dans le sable. »
Trad. P. L.

Les raisins et le vent

MOI, américain des terres pauvres,
des mesetas métalliques,
où le coup porté par l'homme contre l'homme
s'ajoute à celui que lui porte la terre.
Moi, américain errant,
orphelin des fleuves et des
volcans qui m'ont créé,
Je m'adresse à vous, simples Européens
des rues torses,
humbles propriétaires de l'huile et de la paix
tranquilles, sages comme la fumée,
voici : je suis venu
pour apprendre de vous
les uns et les autres, tous
car à quoi bon la terre et de quoi me serviraient
la mer, les chemins
si je n'y promenais mes regards si je n'y apprenais
un peu près de chacun.
Ne me fermez pas la porte
(comme les portes noires éclaboussées de sang
de l'Espagne ma mère).
Ne me montrez pas la faux hostile
ni l'escadron blindé
ni les fourches anciennes données aux nouveaux Athéniens,
sur les larges voies abîmées
par la splendeur des raisins.
Je ne veux pas voir le petit soldat mort
aux yeux mangés.
montrez-moi d'une patrie à l'autre
le fil infini de la vie
qui coud la robe du printemps.
Montrez-moi une machine pure
sous l'huile épaisse bleue d'acier
prête à marcher parmi les blés.
Montrez-moi le visage plein de racines
de Léonard, — il est
votre géographie —
et tout en haut des montagnes
tant de fois peintes et décrites
vos drapeaux rassemblés

qui reçoivent
le vent électrique.

Apportez l'eau de la Volga féconde
l'eau de l'Arno doré.

Apportez les semis blancs
de la Pologne ressuscitée,
et le feu rouge et doux
de vos vignes emmenez-le
bien au Nord de la neige !

Moi, américain, fils
des plus vastes solitudes de l'homme,
je suis venu chez vous y apprendre la vie,
non la mort, non la mort !
Je n'ai pas traversé l'océan
ni les Cordillères mortelles
ni la sauvage pestilence
des prisons paraguayennes,
pour venir voir
près des myrtes que je ne connaissais
que par les livres tant aimés,
vos orbites sans yeux et votre sang séché
sur les chemins.

Au miel ancien, à la nouvelle
splendeur de la vie je suis venu.

A votre paix à vos portes,
à vos lampes allumées,
à vos noces je suis venu.

A vos bibliothèques solennelles
et de si loin je suis venu.

Dans vos usines éclatantes
Je viens un moment travailler
manger avec les ouvriers.

Dans vos maisons j'entre, je sors.

A Venise, en Hongrie la belle,
à Copenhague vous me verrez,
à Leningrad, je bavarderai
avec Pouchkine jeune, à Prague
avec Fucik et tous les morts
et tous les vivants avec tous
les métaux verts du Nord
et les œillets de Salerne.

Je suis le témoin qui vient
visiter votre demeure

donnez-moi le pain, le vin.

Demain Je m'en vais de bonne heure

**Je suis attendu de tous les côtés
du printemps.**

1954.
« Les raisins et le vent. »
Trad. P. L.

Ode à la vieille gare Mapocho

A Santiago du Chili

Vieux hangar jeté
près du fleuve
porte de la mer
vieille gare rose,
de tes
caves ferrugineuses
les rêves et les trains
ont débouché
tremblants
vers les vagues et les villes.
Le songe, la fumée, l'homme
en fuite,
le mouvement,
les pleurs,
la fumée, l'hiver
la joie
ont rongé tes murs
corrodé tes arcs :
te voici comme une pauvre
cathédrale agonisante.

Les dieux se sont enfuis
les trains comme des cyclones
entrent et chassent les distances.
Tu es d'un autre temps poli
et misérable,
ta nef de fer
a nourri crinolines
et chapeaux haut de forme
quand
sordide était la vie des pauvres
qui t'entouraient
comme une mer amère
C'était le passé, le peuple
sans drapeaux,
lumineuse
tu brillais
comme une cage neuve :
le fleuve Mapocho
râclait tes
murs
de son ruban de boue
et les enfants dormaient

dans les ailes de la faim
Vieille gare, les eaux du Mapocho
n'ont pas coulé
seules
vers l'océan,
lui aussi
le temps.
Les oiseaux
élégants
qui
partaient
vieillirent ou
moururent à Paris, d'alcoolisme
vinrent
d'autres gens
qui remplirent les trains
voyageurs mal vêtus
avec des paniers
des drapeaux
au-dessus des foules menaçantes
et la vieille gare
réactionnaire
se fana. La vie
a grandi et multiplié sa puissance
autour de tous les voyageurs,
elle, immobile, sacrée
la voici vieille, près du fleuve
endormie.
O vieille
gare
fraîche comme un tunnel
vers les sept océans
mes songes
avec toi
et vers Valparaiso
les îles
pures,
le frisson de l'écume
sous
la droiture
des palmiers
Sur tes quais
les voyageurs
n'ont pas seulement oublié
des foulards

des bouquets
de roses éteintes
ou des clefs
mais
leurs secrets, leurs vies
leurs espérances
O gare
ton silence
ne sait pas
que tu fus
les pointes d'une étoile
renversée
vers la grandeur
des marées
vers
les chemins
du plus lointain

A son vêtement
la nuit
t'habitua
et le jour
fut
terrible
à ce visage vieux
que tu
fardas pour une fête
faussement
quand ton cœur
souterrain
se nourrissait
d'adieux lointains
de racines

Je t'aime,
vieille gare
qui près
du fleuve sombre
et l'eau trouble
du Mapocho
fondas
d'ombres passagères
ton propre fleuve
d'amour intermittent, interminable.

1957.
« Troisième livre d'ode. »
Trad. P. L.

Voyage au cœur de Quevedo

Je venais d'un monde chargé de parfum, inondé de nos fleuves impitoyables. Jusqu'alors j'avais vécu sous l'empire ténébreux des grandes forêts : le bois neuf, frais coupé, avait pénétré mes vêtements : j'étais habitué à l'immensité des rives peuplées de vapeurs et d'oiseaux, où l'on entendait parmi les conflagrations de la boue et de l'eau le clapotis lointain des petites embarcations forestières. Je connus des saisons où le bois neuf arrivait des forêts, rejeté par les rives des fleuves, rapides, torrentiels, et dans les provinces tropicales de l'Amérique, près des monceaux de bananes à l'odeur décadente, je vis passer de nuit les colonnes de papillons, les divisions de lucioles et le pas impitoyable des hommes.

Quevedo me fut le rocher tumultueux découpé la surface sail-lante, coupante sur le fond couleur sable, sur un paysage historique dont je commençais à me nourrir. Les mêmes sombres douleurs que je voulus en vain formuler et qui sont peut-être devenues dans mon espace dans ma géographie confusion d'origine et palpitation vitale d'un appel à naître, je les ai retrouvées derrière l'Espagne argentée par les siècles au plus intime de la structure de Quevedo. Il fut alors mon père supérieur mon visiteur d'Espagne. Je vis à travers son spectre la lourde ossature et la mort physique si bien enracinée dans l'Espagne. Ce grand contemplateur d'ossuaire me montra tout du tombeau en se frayant un chemin parmi la matière morte avec un impérissable mépris pour le mensonge jusque dans la mort. L'apparat de tout ce qui touche à la mort le gênait : dans la mort, il allait droit à notre consommation, à ce qu'il appela d'une expression unique « l'agriculture de la mort » mais tout ce qui l'entourait, la nécrologie adorante, la pompe, le croque-mort furent ses ennemis répugnants. Il mit à nu les vivants, son œuvre fut d'arracher le masque aux grands personnages pour préparer l'homme à la nudité de la mort, à ce moment où les apparences humaines seront plus inutiles que la coque des fruits tombés. Le grain seul retourne à la terre avec droit à sa nudité originelle.

Ainsi, pour Quevedo la métaphysique est hautement physique : l'aspect matériel de son enseignement. Une seule maladie tue, c'est la vie. Il n'est qu'un chemin : celui qui mène à la mort. Une seule façon de se dépenser, un seul linceul et c'est le pas entraînant du temps qui nous mène. Où nous mène-t-il ? Si de naître nous commençons à mourir, si chaque jour nous rapproche d'une limite déterminée, si la vie même est une étape pathétique de la mort, si le premier moment de la source est l'esquisse déjà d'une perte

dont l'heure dernière ne marquera que l'achèvement, ne faisons-nous pas perpétuellement partie de la mort, ne sommes-nous pas le plus audacieux qui a déjà échappé à la mort ? Le plus mortel n'est-ce pas le plus vivant, en un même mystère ?

En des parages si incertains Quevedo me prodiga un enseignement biologique, lumineux. Ce ne fut pas que tout est passage vanité, ni l'Écclésiaste, ni le Kempis, ornements nécrologiques mais la clef avancée de la vie. Si nous sommes déjà morts, si nous revenons de cette crise profonde, nous perdrons la peur que nous en avons eu. Si le plus grand pas de la mort est la naissance, le plus petit pas de la vie est la mort. Ainsi la vie sort-elle grandie de la doctrine quevedienne comme j'en ai fait l'expérience, car Quevedo n'a pas été pour moi une lecture mais une expérience vivante, pleine des rumeurs matérielles de la vie. L'abeille, les constructions de la taupe, les plus secrets mystères floraux trouvent en lui leur explication : tous ont dépassé l'étape obscure de la mort, tous se dépensent jusqu'à la fin, jusqu'au pur anéantissement de la matière. L'homme et sa tempête, la lutte de sa pensée, la demeure errante des êtres y prennent sens.

La vie tempêtueuse de Quevedo n'est-elle pas un exemple de la compréhension de la vie et des devoirs de la lutte ? Il n'est pas d'événement de son temps qui ne porte trace de son feu agissant. Toutes les ambassades le connaissent. Il sait toutes les misères. Toutes les prisons le connaissent. Il sait toute la splendeur. Il n'est rien qui échappe à son hérésie en mouvement : ni les découvertes géographiques, ni la recherche de la vérité. Mais c'est dans les grandes hauteurs qu'il attaque avec lance et lanterne. Quevedo est l'ennemi vivant de la lignée gouvernementale. Quevedo est le plus populaire de tous les écrivains d'Espagne, plus populaire que Cervantes, plus choquant que Mateo Aleman. Cervantes tire de la limite humaine toute sa perspective grandiose, les questions de Quevedo sont celles des augures. Il déchiffre les situations les plus obscures et sa langue populaire est imprégnée de son savoir politique, de sa sagesse doctrinaire. Loin de moi prétendre ces rivalités dans le lit éteint des heures. Mais, quand au cours de mon voyage, illuminé par la sombre phosphorescence de l'océan je parvins à Quevedo quand je débarquais en Quevedo, je parcourus ces côtes substantielles d'Espagne jusqu'à reconnaître son abstraction, son désert, sa grappe, sa grandeur, choisir ce qui devait faire partie de moi et qui m'attendait.

Il me fut donné de connaître, à travers les galeries souterraines des morts, les nouvelles germinations, la spontanéité de l'avoine, les nouvelles vignes enterrées, les cloches neuves et cristallines. Cloches cristallines d'Espagne qui m'appelaient d'outre-mer pour maîtriser

la part insatiable de moi-même, décharner les limites territoriales de l'esprit et me montrer la base secrète et dure de la connaissance. Cloches de Quevedo légèrement teintées par les funérailles et les carnivals d'ancien temps, interrogation essentielle, chemins populaires avec vachers et mendiants, princes absolutistes, la vérité en haillons près du marché. Cloches de l'Espagne vieille, Quevedo immortel où je pus réunir mon école de sanglots, mes adieux par-dessus les fleuves à ces quelques pages de pierre où se trouvait comme déterminée ma propre pensée...

Peu avant de mourir Federico García Lorca me racontait que lors d'un de ces voyages où le grand poète conduisait un petit théâtre d'étudiants dans les villages reculés de l'Espagne, il était arrivé dans une petite bourgade, avait fait arrêter devant l'église le grand chariot de la Barraca. On avait commencé de monter la scène.

Comme il n'y avait rien à voir dans le village Federico dirigea ses pas vers l'église et entra dans sa nef assombrie. La nuit commençait à tomber...

Quelques vieilles tombes, près des murs anciens montraient sur les dalles les lettres ciselées d'Espagnols morts en d'autres temps...

Federico s'approcha de l'une d'elles et commença, non sans difficultés à déchiffrer un nom : « Ci-gît — disait la pierre — Don Francisco ». Federico, non pas ému mais pris comme de terreur, continua de lire « ... de Quevedo y Villegas, Chevalier de l'Ordre de Santiago, Patron de la Villa de San Antonio Abad... »

Pas de doute, le plus grand des poètes, l'éclair terrifiant, défait, avec toute sa passion, son intelligence, sa tragique et glorieuse conception de la vie et de la mort, gisait, oublié pour toujours dans l'église oubliée d'une ville oubliée. Le rebelle reposait. L'oubli, la nuit de l'Espagne le recouvraient. Il était entré dans ce qu'il appelait l'agriculture de la mort. Le dédain, le mépris avec lesquels il traitait son époque se vengeaient de lui, laissant son nom rayonnant, turbulent, enseveli sous de pauvres pierres usées. Telle fut son émotion, me conta Fererico, que troublé, désorienté, confus, triste, il revint vers les jeunes gens de la Barraca. Il donna l'ordre de replier l'estrade et de continuer le chemin de Castille. Là reposait :

Ce cœur qui tout un dieu eut pour prison,
ces veines qui nourrirent un tel feu
cette moelle qui flamba en sa gloire...

Mais je vous le répète à la fin de ce voyage au cœur de Quevedo, parce que la vie est fertile, la vie impérissable, inévitable la justice et parce que la terre d'Espagne n'est pas seulement

terre mais peuple : je vous dis à travers ces bouches qui continuent
de chanter :

... laisseront là leur corps, non leur souci ;
cendre seront mais garderont une âme ;
poudre seront, mais amoureuse poudre.

1955.
Trad. P. L.

Fin du monde

Pour les peuples mon chant fut
écrit dans la zone des mers
et j'ai vécu entre les peuples et la mer
comme une sentinelle secrète
qui défendait leurs batailles
plein d'amour et de rumeur :
car je suis cet homme sonore,
le témoin des espérances
en ce siècle assassiné.
complice de l'humanité
avec mes frères assassinés.
Tous, nous voulions gagner.

.....
Le monde pour nous s'achevait
et nous continuions à perdre
à gagner chaque jour davantage.

Nous accompagnions la terre
à chaque marée d'amour,
nous la remplissions d'hommes
jusqu'à la faire déborder
et des gens nous vinrent de loin
pour s'emparer de ce qui est.

Cette triste histoire est tristesse.
Je dois pour cela la chanter.
Il est tôt. 1970.

Ces trente ans de crépuscule
à venir, qui s'assemblent autour
du long jour, ils éclateront
comme des cartouches dans le silence,
fleurs ou feu, je ne sais.

Mais quelque chose doit germer,
grandir, palpiter entre nous :
il faut laisser bien établie
la nouvelle tendresse du monde.

Je suis mort avec tous les morts,
j'ai pu revivre pour cela
engagé dans mon témoignage
mon irréductible espérance.

Un de plus, parmi les mortels
je fais sans douter prophétie
que malgré cette fin du monde
survivra l'homme, à l'infini.

Trad. P. L.

Je n'ai connu personnellement Pablo Neruda que lorsqu'il revint à Paris après sa nomination comme ambassadeur. J'avais lu, admiré et aimé ses poèmes dont je ne pouvais lire malheureusement que les traductions. Je savais donc qu'il était un grand poète et quand il me demanda de le rencontrer je fus un peu surpris. Nous habitions le même hôtel et grâce à ce voisinage, je pus lui parler presque tous les jours avant son installation à l'ambassade du Chili. Ce qui me frappa tout d'abord ce fut sa modestie et sa simplicité. Il avait déjà reçu le Prix Nobel et ne pouvait ignorer que son œuvre poétique était universellement connue. Il aimait parler de poésie. Il avait une étonnante connaissance de la poésie française ancienne et contemporaine. Il me parla longuement et affectueusement de Louis Aragon et d'Elsa Triolet qui étaient ses amis. Il avait manifestement un culte pour l'amitié. Il était très calme, flegmatique même, mais il s'enthousiasmait quand il parlait de ses amis et de son pays. J'avais séjourné quelques semaines à Santiago et à Valparaiso bien des années avant notre rencontre et je lui racontais mes promenades dans les rues et les faubourgs de la capitale et sur les quais du port. Il me faisait préciser certains détails mais il regrettait que je ne sois pas resté plus longtemps au Chili. Il écoutait avec attention et semblait s'intéresser à tout ce que l'on disait autour de lui. Il faisait répéter certains propos lorsqu'il croyait avoir mal compris. Il parlait pourtant admirablement le français. Lorsqu'il quitta l'hôtel pour l'ambassade, il me fit remettre la dernière traduction de ses poèmes avec cette seule dédicace : Fidèlement... Je pense que ce seul mot résume ce que j'ai admiré le plus nettement chez ce poète, la fidélité...

Fidélité à la poésie, fidélité à son parti, fidélité jusque dans la mort à son ami Allende.

3 octobre 1973.

En son Chili lointain et meurtri est mort Pablo Neruda — l'un des quatre grands « Pablo » de ce siècle ; les trois autres sont Pablo Picasso, Pau Cazals et Paul VI —, de cancer ou de douleur, je l'ignore ; la nouvelle officielle nous dit que le cancer fut le poignard qui l'acheva, mais les nouvelles officielles, d'ordinaire, affinent peu les ultimes motifs. En tout cas et pour ma part, j'aurais préféré qu'il mourût avant Allende, encore dans le Chili de l'espoir.

Pablo Neruda fut la dernière et la plus puissante des voix lyriques de langue castillane d'Espagne et d'Amérique, et aujourd'hui son silence habille de deuil nos cœurs. Il était mon ami depuis trente-neuf ou quarante ans et sa mort a retenti comme un coup de heurtoir lugubre dans ma conscience.

Que la terre, comme le souhaitaient les Romains pour leurs morts, soit légère au grand poète des poèmes d'amour et des chansons désespérés, de « Résidence dans la terre » et du « Chant général ».

L'auteur de ce texte porte le même nom que son bourreau. Mais il y a Pinochet et Pinochet.

Dans le camp des tueurs règne pour un temps Auguste, qui bâtit son empire sur le carnage et les livres brûlés vifs.

Dans l'autre camp se bat Héctor, qui a chanté l'Unité Populaire et qui peut être aujourd'hui doublement torturé : pour être communiste et pour être poète.

F. F.

Au jeune homme silencieux qui marche
sur les traces du matin,
à l'adolescente rêvant le bonheur,
à la mère qui bientôt enfantera la rose,
au poing qui à force de sueurs
fait surgir le pain, la maison, les métaux,
au petit commerçant de l'épicerie-bazar,
au chauffeur qui transporte les bras de la patrie,
à l'infirmière et à l'artiste,
à l'employé et à l'étudiant,
au cœur immense du Chili,
ferme et tendre comme l'immortelle,
à tous, à vous tous
j'adresse ces simples mots d'un poète simple
qui demande seulement qu'on l'écoute :

aujourd'hui je vous ai vu comme toujours.
Je suis allé par les rues
en quête de ville, vitrines,
autobus, éclats de foule, places et passages.
Toutes choses qui composent ma vie.

Les sémaphores

clignaient des yeux,
étranges yeux de feu et de printemps,
les gens achetaient dans les magasins
et tout était naturel et joyeux :
Toi, collégienne insoucieuse, tu donnais de petits baisers
à l'oublie ;
Toi, footballeur imberbe, tu serrais la sphère du monde sur
ton cœur,
Toi, l'épouse inquiète, tu pressais le pas
et tes lèvres emportaient la caresse de l'aimé
comme un copihue (1) en flammes.

(1) Copihue : plante grimpante du Chili à larges fleurs rouges.

Toi, l'ouvrier vigilant, tu passais et passais près de moi
avec ta force infinie.

Oui. Tout était naturel et joyeux
et tellement semblable aux autres vendredis.

Mais
tandis que toi tu marchais.
Mais
tandis que toi tu souriais.
Mais
tandis que toi tu déployais
l'espoir sur ta jupe
et que des enfants achetaient des cacahuètes,
que des femmes montaient dans l'autobus.
Tandis que le pain peuplait
de soleils les corbeilles
et que le lait descendait
en chantant dans la gorge,
quelqu'un aux orbites vides
quelqu'un à la cervelle brûlée
quelqu'un aux doigts de balles
martèle et martèle dans le noir,
construit la fièvre et la haine,
se hérissé de pointes sanglantes.

Il y a une ombre, frère, il y a une ombre
comme un vautour à l'affût :
elle ne veut pas que tu coures, petite fille.
Elle ne veut pas que tu sautes, jeune garçon.
Etudiants, elle ne veut pas que vous étudiez.

Il y a une ombre, mère, il y a une ombre
qui éteint tes entrailles,
qui s'acharne à mutiler l'allégresse de tes bras.

Il y a une ombre, frère, il y a une ombre,
à chaque coin de rue, à chaque kiosque.
Elle a la couleur noire des téléphones,
elle a la puanteur des billets de Washington
et elle grouille d'araignées mortelles.

Qu'elle ne passe pas, frère, qu'elle ne passe pas !
Mettons là ta main et ma main !
Croisons là nos deux poitrines !
Dressons ici ton poing et mon chant !

Nous voulons que les pluies de juillet

OCHO MEDIDAS PARA DERROCAR AL GOBIERNO

- 1 Unirse frente al enemigo común.
(Enemigo es la U.P. y el Partido Comunista que la dirige)
- 2 Integrarse a la protección de su sector vecinal.
- 3 Sabotear las fuentes de trabajo estatales.
- 4 Hacer justicia castigando directamente a los violentistas de izquierda.
- 5 Denunciar toda irregularidad que observe de los enemigos sólo a las FF.AA.
- 6 Solidarizar incondicionalmente con los combatientes nacionalistas.
- 7 Anteponer las labores de resistencia a cualquier interés personal.
- 8 Solidarizar con el hombre y la mujer de trabajo, que anhelan un destino claro para el país, actuando coordinadamente con los gremios.



fassent pousser un nouveau printemps.
Nous ne voulons pas un hiver sanglant (2).

Attachons la bête obscure !!

Joignons les sueurs et les rires,
l'amour, les chansons,
pour élever une autre cordillère :

Il faut barrer la route aux assassins noirs.

Construire aujourd'hui la vie.
Arrêter aujourd'hui la mort.

HÉCTOR PINOCHET (3).
Trad. Françoise FEBRER.

(2) Roberto Thieme, leader du mouvement fasciste « Patrie et Liberté » déclare au cours d'une conférence de presse, en juillet 1973, dans un restaurant chic de Providencia, le quartier résidentiel de Santiago : « Allende et le spectre du communisme sont le fruit de trente ans de régime démocratique libéral. C'est ce régime qu'il faut détruire. Nous donnerons au Chili un hiver de sang. »

(3) Prix « Gabriela Mistral 1970 ». Co-directeur de l'I. D. I. M. (Institut de Recherches Marxistes) à Santiago.

Page précédente : Petit tract volant, jeté par centaines de milliers dans les rues de Santiago, à la mi-août 73, par les troupes de choc de l'organisation fasciste « Patrie et liberté ». Le sigle explique le vers, « Il y a une ombre... qui grouille d'araignées... »

"Textil Progreso"

Le 24 juillet 1973, jour où se déclenchait la grève criminelle des cinquante mille propriétaires de camions, un jeune cardeur de laine, devenu étudiant en journalisme grâce à une bourse de l'Université Technique d'Etat ; me fit visiter de bout en bout, l'usine « Textil Progreso », nationalisée depuis deux ans et située dans un faubourg industriel de Santiago.

J'ai écouté des hommes et des femmes qui parlaient avec chaleur et qui s'étaient attelés à une même bataille : celle de la participation authentique, celle de la production, de la culture, du mieux-être et du mieux-vivre, de l'élévation du niveau de conscience, de la solidarité.

Le responsable du département culturel me remit un petit recueil, dont l'introduction disait :

« Camarade lecteur, voici des chansons et des poèmes où il est question d'amour, de travail et de lutte. Huit travailleurs de « Textil Progreso » les ont écrits et rassemblés en hommage à leurs compagnons qui, le lundi 24 mai 1971, ont pris en main l'usine et ajouté leur pierre à cette maison construite par le peuple : le socialisme. »

« Textil Progreso » : le nom sonnait fier. Une œuvre exemplaire s'accomplissait là. C'est pourquoi la junte fasciste a dû lancer ses bombes et ses tanks sur cette entreprise où six cents ouvriers — sur huit cent trente-six au total — défendaient la liberté du Chili.

Françoise FEBRER.

A L'AMI

Je ne sais pas pourquoi
j'ai été contraint de t'écrire
ici au milieu de la nuit et de mes filles
aux côtés de ma compagne à la beauté simple.

Elles dorment
protégées par ma force trompeuse.
Moi je pressure mon crayon et mon cerveau
pour te parler dans ma poésie folle.

Peut-être
es-tu seulement le prétexte pour fuir
de ce qui m'opprime
peut-être c'est la soupape d'échappement
de toute la merde accumulée

S'il en est ainsi, pardonne-moi, camarade,
révolutionnaires de consciences,
guerrillero prêcheur
et ami.

Je ne t'apporte rien qu'un témoignage
de vie et de misère,
d'inquiétudes châtrées,
de frustration perpétuelle
et d'amour.

D'amour consommé au milieu des croûtons,
entre des baisers salés et des accrocs,
dans une floraison d'enfants,
de caresses volées à la faim,
et malgré tout c'est l'amour,
amour de sable, d'enclos, planche, paillasse,
de thé pur avec pain au petit déjeuner,
de vin une fois par mois et mangeoire quotidienne,
de chômage chronique, de tiédeur rituelle
après deux mille nuits.

Amour de larmes et de dettes, de rire et de sang.
Je me suis sentir cette nuit chargé
d'une faute vieille de siècles.
J'ai lu la mort du nourrisson
d'une prostituée enfermée
qui n'a pu lui donner à têter.
L'impuissance m'a gifflé le visage,
parce que nous attendons encore un Christ ou un Che
parce que nos enfants nous tiennent tellement à cœur
que nous ne pouvons engendrer les balles douces et nécessaires

Et c'est tout.
Je t'ai fait partager, cette nuit,
ce qui me remplissait l'âme, camarade,
révolutionnaire de consciences
guerrillero prêcheur
et ami...

RAFAEL EUGENIO SALAS.
12-8-68

HOMMENOUVEAU

Et alors

l'habitant innombrable des machines
l'ouvrier qui fait les étoffes,
celui qui enchaîne la fibre et la transforme
en seconde peau pour l'hiver,
celui qui se coule dans les entrailles de l'acier
et déchiffre le mystère des écrous,
l'homme à l'huile et à l'aiguille,
et celui qui transporte
les petites pyramides de fil,
celui qui trempe ses mains dans les couleurs
et les transmet aux tissus...
Cet homme multiple
fait d'héroïsmes quotidiens,
de joie et de pluie, de douleur et de sel,
qui joue, jour après jour, sur la harpe à tisser,
un jour de mai,
s'est lassé d'être une pièce de métier,
d'être spectateur de son épopée
et s'est voulu acteur et constructeur de son existence...
Et il a rugi de colère
et ses mains
délicates à manier le fil,
se firent verrous sur les portes.

Le geste ferme, incorruptible
de tous les hommes rassemblés
a vidé le repaire
des messieurs qui firent fortune
avec la plus-value soustraite à l'ouvrier.

Dans la ruche industrielle un pas est franchi
une route tracée à coups de machete.

L'homme et le travail se retrouvent
et se réconcilient avec l'histoire.
Le fruit de sa pensée, de ses muscles
n'est plus son ennemi
mais son complément. En transformant le monde
l'homme se transforme
et renaît...

Et dans ce sillon grandiose
qu'est l'acte humain
des millions de fois répété à travers l'histoire,



Bonville

sur cette lutte à nous
pour briser l'ignorance, la misère
sur la journée volontaire,
sur l'abnégation devenue travail,
se construisent les nouvelles formes de la patrie,
s'édifie l'homme nouveau.

RAFAEL EUGENIO SALAS.
Août 1971.

TES YEUX

C'est me mirer dans tes yeux que je veux.
Sentir ta tendresse, vivre ton rêve et ne plus m'éveiller.
Sentir ton regard chargé de splendeurs
qui pénètrent ma raison et m'invitent au voyage.

M'envoler jusqu'aux cimes et descendre éblouie
pour attendre ce regard-là, une nouvelle fois.

Je te cherche parmi des milliers de prunelles ténues
qui s'égarer dans le vide, ne vivent ni ne rêvent,
se posent impassibles sur l'horizon,
aveugles au beau message qu'il transcrit chaque jour.

Soudain je te trouve, je te reçois et c'est la fête
mon âme entière est inondée, mon cœur te crie :
regarde-moi, sans tes feux je m'évanouis, regarde-moi,
sans ton regard je perds le rêve, je meurs sans ton regard.

ISA. 1972.

Les poèmes de « Textil Progreso » ont été traduits par Françoise FEBRER.

Aragon aux « hommes qui nous gouvernent » :

« .. Qu'ils prennent garde aux yeux du monde entier.. »

Samedi, à 19 heures, Aragon remet une déclaration à la presse. L'A. F. P. la diffuse dans la soirée. Voici ce texte :

« J'écris ceci à une heure où le sort du grand poète qu'est, je veux le dire encore au présent, Pablo Neruda demeure inconnu du monde entier. Il a été, il est pour moi l'ami le plus proche de mon cœur. J'écris ceci dans le doute et l'inquiétude, d'autant que rien ne nous apporte le démenti de Mathilde, sa femme, dont il disait, il y a dix ans ou un peu moins, dans un poème que j'ai de mon mieux traduit :

« Ma femme a des yeux gigantesques
Couleurs des noisettes des bois... »

La laissera-t-on parler ? Si l'on a rien à cacher, c'est le seul témoignage qui pourrait nous être une preuve. Et je dis ceci après avoir lu la déclaration de M^{me} Hortensia Bussi de Allende à qui n'a pas été donné même de voir le corps de son mari, le président de la République chilienne, dont on veut nous persuader qu'il n'a pas été assassiné.

« Cette angoisse qui est la nôtre, toutes les nouvelles qui nous arrivent du Chili l'accroissent : toutes témoignent d'un massacre qui n'a, dans les temps modernes, de précédent que les événements d'Indonésie où les routes de Java furent, de part en part de l'île, semées de têtes coupées au sabre dans les fossés. Quelles que soient les protestations de ceux qui tuent ou de ceux qui cherchent à couvrir la réalité du massacre, il n'est pas possible de rester silencieux devant les événements de ces quatre derniers jours dans un pays qui, aux yeux du monde, incarnait pendant ces trois dernières années, non seulement l'espoir d'un peuple, mais celui de tous les peuples.

« En tant que Français, et au-delà des raisons personnelles de crainte et de douleur qui sont les miennes, il me faut dire, aussi haut que je le puis, je ne puis penser sans horreur et cela même si Pablo, mon ami, est encore vivant, que peut-être demain, dans cette maison de Paris où il était il y a si peu de temps encore le représentant de la lumière chilienne, viendra s'asseoir où il s'asseyait, dormir dans le lit où il dormait, un ambassadeur des hommes de sang qui, du nord au midi, tuent des familles entières pour les punir d'avoir été bénéficiaires des mesures humaines du gouvernement Allende.

« Cela porte, à mes yeux, le caractère de l'impensable. Je le dis en me tournant vers les hommes qui nous gouvernent, et cela sans égard à ce qui peut me séparer d'eux : qu'ils prennent garde, aux yeux du monde entier, d'apparaître comme les complices de la tuerie, qu'ils ne fassent pas partager à la France la honte d'avaliser un gouvernement de massacreurs. Je leur demande de laisser vide à Paris la maison qui fut celle de Pablo Neruda sans égard aux inconvénients économiques dont on pourrait arguer pour reconnaître les tueurs. Qu'ils songent qu'à faire autrement, ils discréditeraient dans notre peuple les principes mêmes dont nous nous sommes prévalus aux jours terribles de l'occupation hitlérienne, aux jours glorieux de la Résistance. »

« L'Humanité ». 15-9-73.

La maison de Pablo Neruda a été saccagée

Santiago-du-Chili. — La maison est accrochée aux flancs de la colline de San-Cristobal, qui domine Santiago. Il faut, pour y parvenir, grimper une rue en pente au bout de laquelle s'étale sur un mur une fresque aux dessins larges et colorés proclamant : « *Neruda, la jeunesse te salue.* »

C'est là qu'est veillé le corps du poète. Mais, dès l'entrée, les larmes montent aux yeux. Cette merveilleuse maison bleue, étagée sur plusieurs niveaux au milieu de la verdure et des plantes sauvages, n'est plus qu'une ruine, des « visiteurs » y sont passés la semaine dernière.

AUTODAFÉ

Tout a été détruit. Plus une vitre aux fenêtres. Le téléphone a été arraché. Quelques meubles sens dessus-dessous dans des pièces désolées. Dans un coin du jardin, un livre de poèmes espagnols à demi calciné au milieu des cendres de l'autodafé. Plus un seul vestige de la bibliothèque, ni de la collection de céramiques, ni de nombreuses peintures naïves qui faisaient l'admiration des privilégiés reçus chez le maître. Pour monter d'une pièce à l'autre, il faut se frayer un chemin parmi les décombres. Patauger dans la boue, car la maison a été à moitié inondée.

Dieu sait pourquoi et comment. Du bureau subsistent seules la grande table de travail éraillée et une horloge ancienne au cadran de porcelaine bleue défoncé. Un vieil exemplaire des *Lettres françaises* traîne dans un coin.

Le cercueil est dans une petite pièce triste, ouverte à tous les vents. On écrase des éclats de verre pour s'approcher et contempler une dernière fois le visage cireux dont la mort semble avoir accentué l'indianité austère. Des fleurs arrivent. Deux œillets blancs sur le cercueil et quelques bouquets humbles apportés par des mains anonymes.

La veuve, Matilde Urutia, a tenu à ce que Pablo soit veillé dans sa propre maison, même saccagée. Cette mort aurait exigé des funérailles nationales. En novembre dernier encore, tandis que Salvador Allende se faisait aux Nations Unies l'avocat du tiers-monde, c'était le général Prats, autre disparu, qui, au titre de vice-président de la République, avait rendu hommage au prix Nobel « *dont la gloire rejailissait sur chaque citoyen* ». Nous étions au stade national. Aujourd'hui, ce même stade sert de camp de concentration pour ceux des amis du poète qui ne sont pas cachés ou tués. Les militaires patrouillent aux alentours. Seuls ont pu venir quelques diplomates, quelques proches point trop « marqués », quelques démocrates-chrétiens libéraux, comme Radomiro Tomic. L'ambassadeur de Suède a trouvé les mots justes pour saluer l'auteur du *Chant général* devant les cameramen de la télévision. L'ambassadeur de France, M. Pierre de Menthon, est venu avec ses deux conseillers. Une carte laissée par un étranger est d'un laconisme éloquent : « *Nos duele Chile* » (le Chili nous fait mal).

Ce mardi, Neruda aura droit à l'enterrement des pauvres. Sa dépouille mortelle sera déposée provisoirement au cimetière de Santiago, dans le caveau d'une famille amie. Plus tard, peut-être, sera-t-elle transportée à Isla-Negra, près de sa maison-musée, autre merveille exquise bâtie avec amour au bord du Pacifique, mais qui, aux dernières nouvelles, vient de subir aussi le même genre de « visite ».

« Le Monde ». 26-9-73.

"Que felicidad !"

Santiago, ... septembre. (De notre envoyé spécial.)

Au lendemain de la levée du couvre-feu, j'allais dans l'élégant quartier de Providencia, pour contempler le bonheur des « momios ».

Dans la villa où je me trouvais, mon hôte, après m'avoir offert un whisky, s'empressa d'évoquer les énormes fortunes réalisées au cours de trois années de « régime communiste » par les dirigeants de l'Unité populaire. Il ne me cacha rien des horreurs vécues par le pays : les maîtresses d'Allende, les trafics de devises du P.C., jusqu'au magot amassé par le général Prats... A cette dernière évocation, les yeux de mon hôte s'exorbitaient et ses mains traçaient dans l'espace une montagne d'or — ou de dollars — imaginaire...

« Il faut que vous écriviez cela dans votre journal... »

Des amis charmants vinrent nous rejoindre. Des dames souriantes, ravies de parler le français, leurs délicieuses filles en salopettes de « jean » et des jeunes gens, anciens combattants de l'université catholique, plastronnant comme des vainqueurs. Il y avait même là un vieux général, au beau visage buriné que tout le monde appelait Bob. Un petit bébé passait de bras en bras.

Nous reprîmes du whisky. « Que felicidad » (quel bonheur), soupira une dame. Tout le monde se regardait avec amitié dans une euphorie retrouvée.

« J'estime, remarqua mon hôte, que l'armée a mené son opération d'une façon remarquable. » Tout le monde approuva « Fue estupendo » (Ce fut remarquable). Bob, qui est un *retirado* (à la retraite), baissait les yeux modestement. La gloire de ses cadets rejaillissait sur lui.

« Savez-vous qu'il y a eu 5 000 morts ? » demanda le maître de maison qui, en sa qualité de parlementaire, devait détenir forcément quelques parcelles de vérité. Dans les regards limpides qui se tournaient vers lui, nulle appréhension devant l'énormité du chiffre. Seule une dame esquissa une légère moue : « Il doit y en avoir encore bien d'autres qui courent. » Un petit frisson général à la pensée de ces communistes qui se cachaient peut-être tout près d'ici. On but une gorgée de whisky pour chasser cette idée désagréable.

Un jeune homme entra en coup de vent. « Ils sont là », annonça-t-il avec excitation. Tout le monde se leva. Je fis comme les autres, sans savoir de quoi il s'agissait, et nous sortîmes dans la rue. Mon hôte me prit par le bras : « Vous allez voir », me dit-il d'un ton pénétré.

Dans l'avenue si belle et si calme, avec ses grandes villas, bordées de bouleaux et de saules pleureurs, plusieurs voisins étaient déjà là, de jolies filles, des adultes puissants et respectables, des enfants un peu turbulents. Ils contemplaient fascinés une section de carabiniers qui pénétraient dans le jardin d'une vaste demeure aux volets clos.

« C'est la maison d'un important chef d'entreprise américain qui est parti en vacances aux Etats-Unis depuis trois mois », me chuchota-t-on.

« Non. Ce sont les concierges qui sont des communistes. Alors nous avons averti les soldats pour qu'ils viennent perquisitionner. Une mesure de prudence, n'est-ce pas ? »

Effectivement, les carabiniers n'entrèrent pas dans la grande maison, mais dans la petite qui se trouvait à côté et servait de logement aux

gardiens. Les soldats mettaient tout sens dessus-dessous. Un instant, j'aperçus la silhouette menue d'une femme aux cheveux gris, l'air atterré.

Autour de moi, les gens hochaient la tête avec soulagement. « *Une mesure de prudence... On sera maintenant plus tranquille.* »

Je pris congé de mes amis charmants, les laissant à leur quiétude retrouvée. « *Que felicidad!* »

G. D.
« Le Figaro ». 26-9-73.

Dans la constellation du chien

Lundi 17 septembre. A l'émission télévisée « ouvrez les guillemets », Jean Marcenac lance un appel à l'opinion française. Il s'agit de tout faire pour obliger les brutes qui viennent d'assassiner Allende à respecter la vie de Pablo Neruda. Quelques minutes plus tard, M. Pierre de Boisdeffre, interrogé sur son dernier livre, parle. Parle sans tarir. Va-t-il lui aussi prendre la défense du poète menacé? Allons donc! Un critique littéraire ne se laisse pas émouvoir par ces péripéties. Il garde son sang-froid. Ce qui l'intéresse, c'est l'univers des profondeurs. Et son unique souci, *en ce moment précis*, est de nous rappeler que Neruda fut moins à son aise dans les odes à Staline que dans les poèmes « de contestation ».

Ainsi M. de Boisdeffre applique-t-il, dans son domaine, la politique de non-intervention proclamée à l'Elysée. Aux côtés de MM. Druon, Droit, Cau et Dutourd, rangeons-le dans la véritable anthologie Pompidou.

Action Poétique.

Union des écrivains

L'Union des Ecrivains :

— Salue avec admiration la mémoire du président Salvador Allende et de tous ceux qui, fidèles à sa pensée et à l'œuvre commune, sont tombés, comme lui, victimes de la barbarie fasciste.

— Adresse, à travers le peuple chilien tout entier, sa reconnaissance fraternelle aux intellectuels qui partagent ses convictions et qui, en soutenant jusqu'au bout le gouvernement légal d'unité populaire, ont mené un combat exemplaire pour la liberté de l'esprit, inséparable du droit de chaque travailleur à la culture.

— Constate avec indignation, mais hélas sans surprise, que le gouvernement et les milieux politiques actuellement au pouvoir en France, et qui n'ignorent rien de ce qu'est un putsch militaire, n'ont pas élevé la moindre protestation, même après avoir compté parmi les ambassadeurs accrédités à Paris le grand poète Pablo Neruda.

— Demande à ses membres, comme à tous les écrivains, de se mobiliser en vue d'une action de solidarité tandis que se poursuit l'atroce répression, de s'opposer à toute reconnaissance diplomatique, quelle qu'elle soit, d'un régime de massacreurs, de se tenir prêts à accueillir ceux qui seraient contraints à l'exil et de renforcer plus que jamais la lutte en faveur du socialisme.

15 septembre 73.

Général Pinochet (texte 1)

- *Pinochet-Cavaignac, dimanche 25 juin 1848*

Ouvriers, vous qui tenez encore les armes levées contre la république, une dernière fois au nom de tout ce qu'il y a de respectable, de saint et de sacré pour les hommes, déposez vos armes.

26 juin 1848

Le faubourg Saint-Antoine, dernier point de la résistance, est pris. Les insurgés sont réduits. L'ordre a triomphé de l'anarchie.

- *Pinochet-Galiffet, 27 mai 1871*

Fusillez ceux qui ont les cheveux gris. Ils ont vu juin 1848. Ils sont plus coupables que les autres.

- *Pinochet-Mac Mahon, dimanche 28 mai 1871*

L'armée de la France est venue vous sauver. Paris est libéré. Aujourd'hui la lutte est terminée : l'ordre, le travail et la sécurité vont renaître.

- *Pinochet-Franco, Tetuán, le 17 juillet 1936*

Nous vous offrons la justice, l'égalité devant les lois. Paix et Amour entre tous les Espagnols. Liberté et fraternité, exemptes de libertinage et de tyrannie.

- *Pinochet-Suharto, Djakarta 1972.*

Interrogé par un journaliste américain sur le sort du romancier Ananta Toer détenu au camp de Buru, le général a répondu « qu'il se portait bien, était autorisé à écrire. Mais, bien entendu, nous ne lui donnons ni encre ni papier ». Interrogé, le romancier a répondu qu'il était « trop fatigué ».

- *Pinochet-Pinochet, juillet 1973.*

L'armée défendra la légalité républicaine. Si nous intervenons, ce sera pour tuer.

Rassemblé par J. ROUBAUD.

Général Pinochet (texte 2)

Le gouvernement au complet est au travail
Les banques vont fonctionner
dans leur totalité

Le commerce va reprendre
son activité

La junte a offert quatre fois au président de se rendre
mais au dernier moment
il s'est suicidé

Allende a été inhumé
en privé

Sûr qu'il s'est suicidé
je l'ai vu moi-même
j'ai des photos
je peux vous les envoyer
si vous le désirez

Nous n'aimons pas la politique
notre intervention
a été dictée exclusivement par la nécessité patriotique
nous sommes une armée
de profession

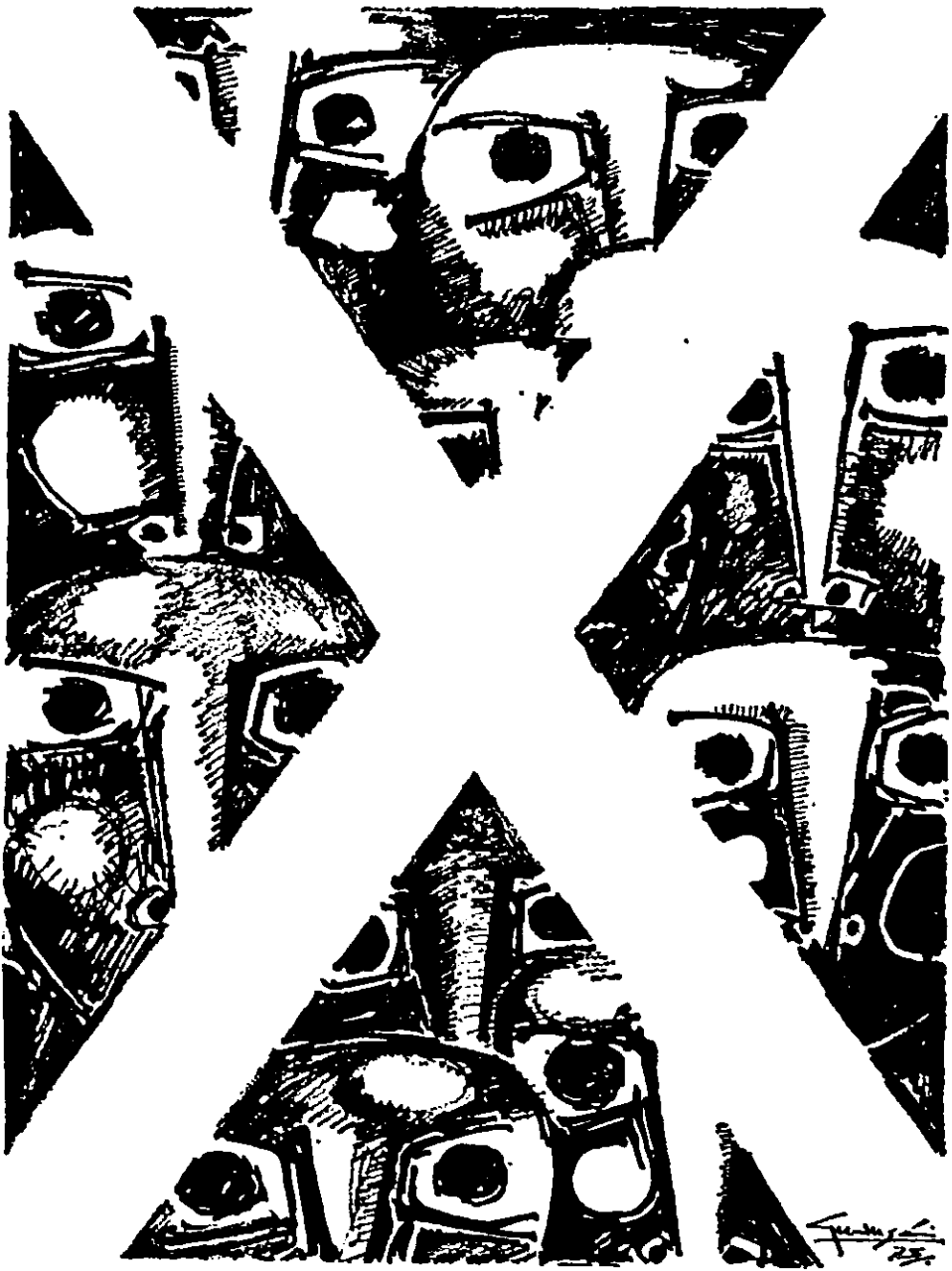
Ma famille est originaire de France
de la Bretagne Je suis Breton
à la quatrième génération
J'ai une femme
qui porte aussi un nom
mais basque
Elle est Basque à la quatrième génération

Neruda n'est pas mort
Il est libre
Il se déplace librement comme toute personne très âgée, malade.
Nous ne tuons personne

Nous voulons avoir des relations

La France
nous apprécions.

16 septembre 1973.



Le triste exemple

« Les méthodes socialistes grâce auxquelles, nous serine-t-on tous les jours, les choses iraient enfin définitivement bien dans notre pays ne sont en réalité parvenues qu'à conduire le Chili, en trois ans, au désordre, aux protestations permanentes, à la ruine et maintenant au drame.

« Certes, dans les Etats communistes, la force a toujours empêché les hommes, et dès le début, de protester, de manifester, de se soulever. Mais, s'agissant de nous, de deux choses l'une. Ou bien les Français voteront librement un jour dans leur grande majorité pour la gauche unie, la révolution et le paradis « socialiste », et alors, avertis par l'exemple chilien et tant d'autres, ils en auront accepté d'avance les conséquences. Ou bien, ce qui est infiniment probable, il n'y aura jamais de majorité véritable pour opérer un tel changement, et s'il devait se produire néanmoins, d'une manière ou d'une autre, ce serait chez nous aussi peu à peu le désordre, le chaos, enfin le drame. Et alors, peut-être, que de vains regrets ! Oui, méditons bien sur le triste exemple de l'expérience chilienne. »

« La Nation ». 12-9-73.

Ne gaspillons pas un poème contre Pinochet

Gil Jouanard

Faudra-t-il qu'à chaque renaissance de l'espoir l'Hydre casqué et botté ressurgisse pour décapiter l'avenir ? N'y aura-t-il jamais de limite à la laideur et à la bêtise qui croissent comme chiendent autour de la moindre tentative de fondation d'une cité enfin favorable à la présence de l'homme ? Verrons-nous toujours le travail humain, la beauté des peuples ternis et salis par le profil ordurier des exécuteurs de basses œuvres dont l'Histoire (cette demi-mondaine hystérique) se fait la pourvoyeuse inlassable ?

Contre un Pinochet, on s'en voudrait de gaspiller la rare aubaine d'un poème : un couteau de boucher ferait mieux l'affaire.

Que l'assassinat de la démocratie chilienne nous soit leçon * : le moment arrivé, nous devons rester longtemps vigilants, et garder toujours un œil fixé sur les casernes. Main à charrue ou main à plume, il ne s'agira pas d'être en retard d'une salve sur les mains à fusil.

* Nous n'oublierons pas toutefois que, cette leçon, Salvador Allende et quelques centaines de ses compagnons et de ses compatriotes ont payé de leur vie notre droit de la recevoir dans notre confort.

Nous aperçûmes, sur les gradins, une multitude d'hommes et de femmes, les yeux fixés sur les nôtres, un bol de haricots sur les genoux. Des militaires en évacuaient tout un rang, pour les entasser, hors de notre vue, entre les deux poteaux d'un but de football. De telles détonations retentirent alors, que le général Pine, qui n'avait cessé de nous parler avec autant d'affabilité que de compétence, dut considérablement élever la voix pour nous expliquer que les prisonniers étaient nourris aux frais de l'Etat pendant toute la durée de leur détention, qu'aucun n'avait encore eu l'impudence de se plaindre, qu'il n'y avait pas d'exécutions sommaires — tout juste quelques gestes de nervosité, bien compréhensibles de la part de soldats fatigués par les récents combats —, et que d'ailleurs la cause justifiait d'avance tous les excès éventuels, puisqu'il ne s'agissait de rien de moins que de rendre au pays sa santé économique et de libérer la patrie du joug marxiste. Lorsque nous rebroussâmes chemin pour nous rendre au vestiaire de ce beau stade, des officiers nous prêtèrent leurs bottes, car notre chemin nous obligeait à piétiner des morceaux de crânes, des jambes et des mains égarées, des tronçons de corps rougis. « C'est ici que nous nous réunissons le soir pour oublier ce que notre besogne a d'ingrat, nous dit Pine en ouvrant la porte du baraquement. Nous avons surnommé ce local la Maison du Vieux Poète. » Des meubles renversés jonchaient les pièces désertes ; tout était humide ou boueux. Seuls une horloge ancienne et, dans le coin le plus obscur, un cercueil de pauvre, occupaient la dernière salle. Pine, qui semblait avoir très chaud, posa son képi sur la sépulture. « Celui-là était grand, déclama-t-il. Il est et sera un motif d'orgueil pour les lettres chiliennes. » Puis il nous attira auprès d'une fenêtre dont la vitre était brisée : « Regardez, là-bas, sur la place ; j'aime le feu. » Des camions de l'armée apportaient, sans doute confisqués à une bibliothèque, des centaines de volumes que des hommes en uniforme livraient aux flammes, comme dans un film franco-anglais. « Franco ? Ah oui, Franco, très efficace... » Notre guide se recueillit un instant : « Toutes les idées subversives partiront ainsi en fumée. Dans le Chili de demain, il y aura moins de philosophes, de poètes, de sociologues, de pédagogues, et davantage de techniciens. » Par l'un de ses côtés, le stade donnait sur une campagne où des ouvriers agricoles moissonnaient d'immenses champs de blé, sans un mot, sous un soleil de cuivre. « Maintenant on ne discute plus, nous fit remarquer le général : on travaille. La politique, c'est l'affaire des chefs. Ici, ça trime de l'aube à la nuit. Et qu'on ne vienne pas nous emmerder avec les

droits de l'homme. Des droits, pour des gens qui ne possèdent rien, je vous demande un peu... » En revenant dans la ville, nous rencontrâmes, le long des murs ou au bord des chaussées, plusieurs cadavres que des chiens commençaient à dévorer. Selon Pine, toutes les deux secondes un extrémiste était éliminé.

La salle dans laquelle nous entrâmes ensuite, était longue, froide et blanche. Des corps nus, de tous âges y gisaient en rangs réguliers ; sans cesse les soldats en amenaient de nouveaux. Le général nous introduisit dans un somptueux bureau, afin de faire une déclaration destinée à dissiper toute équivoque : « Nous ne garderons le pouvoir que le temps de rétablir l'ordre, mais nous ne savons pas si cela prendra dix, vingt, trente ans ou plus. Au reste, nous sommes prêts à toutes les conciliations : déjà les militants de Patrie et Liberté, arbitrairement arrêtés par les communistes, peuvent à nouveau faire ce qui leur plait. Quand on aura enterré le dernier marxiste, balayé les cendres du dernier livre, rebâti tout ce qui a été détruit dans la bagarre, le Chili sera propre. On repart du bon pied ; la police et l'armée auront bientôt un rôle précis, plus important que leur rôle actuel. Ce n'est pas pour me vanter, mais on a fait du bon travail... Pour conclure la visite, je vais vous montrer ma morgue personnelle. » Un escalier en colimaçon, à l'intérieur d'une sorte de tour, nous conduisit à un cabinet d'où, par des meurtrières, nous découvrîmes la ville saccagée. « Je viens souvent me retirer ici, nous confia Pine, visiblement ému. Il me plait de contempler choses et gens du haut de ma morgue... Vous allez la voir... » Un passage secret s'ouvrit dans la muraille ; nous nous trouvâmes dans une pièce blanche, assez semblable à celle que nous avions traversée au rez-de-chaussée, mais beaucoup plus petite et très sale. Sur une table de banquet, coquettement décorée de fleurs quoique fort poussiéreuse, étaient posés les cadavres futurs de plusieurs généraux et amiraux, de quelques colonels étrangers et de Pine lui-même, tous criblés de balles. La visite était terminée. « N'oubliez pas le guide, dit notre hôte en nous tendant son képi. Je n'accepte que les dollars. »

Le dimanche matin, un jeune monsieur à la radio évoque le Chili en quelques phrases, essentiellement pour contester l'expression *terreur sanglante* relevée dans la déclaration de Berlinguer et Marchais. Parler de bain de sang est exagéré : certes, toute personne prise les armes à la main est exécutée sur place mais, après tout, la rigueur ne s'impose-t-elle pas lorsqu'il s'agit de faire retrouver au pays sa vie normale?

A dix heures devant Matignon : tard dans la soirée du samedi, un ami m'a indiqué le rendez-vous. Au-dessus des marronniers du Luxembourg, quelques nuages de Magritte sont disposés dans le bleu tendre d'une belle matinée d'automne. Et voici les rues étroites et rectilignes des ministères et des résidences. Façades propres et silencieuses. Un vrai coupe-gorge. Les flics nous y matraqueraient à l'aise, sans doute encouragés des fenêtres par les habitants du quartier qui ne sont pas dans leur ferme rénovée. Personne dans les rues, à part quelques bonnes qui rapportent le pain du petit-déjeuner ou vont faire pisser le chien des maîtres. Je pense à ma grand-mère, placée à treize ans chez les bourgeois d'Orléans. Un touriste matinal demande ce que fait ce petit groupe rassemblé sur le trottoir à l'angle de la rue Vaneau. J'aperçois Aragon, Faye, Vitez, Guillevic et quelques amis. Cependant, discrètement, l'uniforme envahit le quartier. Les chemises bleu clair des gendarmes mobiles forment un cordon entre nous et le trottoir qui longe l'Hôtel Matignon. Ils mettent leurs gants. Quelques minutes plus tard, Jacques Chambaz, député communiste du onzième arrondissement, nous informe que notre délégation ne sera reçue ni par Messmer ni par quiconque de son cabinet. Il nous reste la possibilité d'aller déposer des motions par groupes de deux d'abord, de quatre ensuite : sans doute veut-on accélérer le déroulement de l'affaire. Installé dans la loge du concierge, le planton de service inscrit nos noms sur un registre et nous assure que les résolutions seront transmises au Premier ministre. Il n'y a plus qu'à s'en aller. Le quartier peu à peu s'anime : à Saint-Ignace, où l'on célèbre la grand-messe, des jeunes femmes discrètement parfumées arrivent en retard. Devant le métro Sèvres-Babylone un vieil homme, complet gris, visage rose et rogue, traverse la rue et achète le Journal du dimanche. Ce retraité paisible qui semble préparer son tiercé, je l'ai reconnu. C'est Raoul Salan.

L'armée demeure le dernier recours de notre société libérale
(M. Galley, ministre des Armées).

Lundi 17 septembre.

300 personnes devant la Maison Blanche
Il n'y a pas si longtemps, à K. P. F. K.,
la radio libre californienne,
dans l'entre-deux d'un Watergate
Nixon parlait aux « collégiens »
— Rien n'est plus merveilleux au monde
que d'être étudiant aux U. S. A., en 1973
si ce n'est d'être un président qui
après avoir su imposer une paix victorieuse
au Vietnam
allait pouvoir accorder toute son « attention »
à l'Amérique latine...

ces promesses-là

ont été tenues.

Les TV, Les — Times
n'auraient plus parlé de l'ITT
les républicains refusaient de lire
de savoir et ils n'achetaient pas
ce qu'on leur aurait vanté entre
deux scandales quotidiens.

On avait même annoncé la défaite
électorale d'Allende. Malaise
dans le commerce, l'essence est rationnée :
tout est dans l'interprétation des chiffres.
300 personnes devant la Maison Blanche ?



ITIT

SERVING PEOPLE AND NATIONS *in Chile and* EVERYWHERE

Le Chili est un pays de l'Amérique du Sud. Limité au Nord par le Pérou, où survivent en attendant leurs terres les derniers descendants des Incas, bordé à l'Est par l'Argentine, célèbre pour sa pampa, au Nord par la Bolivie, pays refuge d'Arturo Ui, baigné à l'Ouest par l'océan. Le Chili est une étroite bande de terre, dédale de fjords à très haut niveau industriel dans le secteur minier. Du temps que les barbares volaient le cuivre, un vieil homme plein de culture eut l'idée d'extraire le métal rouge, qu'on appelait langue du soleil, sans les pillards. Il convia le peuple à la fête. Le Chili devint le maître du cuivre. Des Andes au Pacifique s'envolait la parole du poète : « La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent. » Mais un vieux mage méchant et dépossédé parcourait l'étroite bande de terre bordée au Nord, à l'Est, baignée à l'Ouest. Il surveillait de son hélicoptère les sauvages extractions. Survolant Santiago, la ville dressée sur le Rio Machopo, il surprit le vieil homme inquiet de la saisie du métal rouge dans les ports étrangers. D'un coup d'hélice il le chassa et s'empara du cuivre. Alors il rassembla ses mercenaires et se changea en général, portant guêpière, festons et pistolets mitrailleurs. Il fit périr les partisans de l'extraction nouvelle. Plus tard il devint maître de la quincaillerie, petit commis des grands barbares, collecteur d'ustensiles, de clous, de cymbales, receleur de bijoux emboutis, de casseroles, de clochettes. Il massacra le peuple qui avait oublié le secteur financier du commerce du cuivre. Ainsi périt décapité par une hélice l'initiateur de l'extraction nouvelle de la langue du soleil. Mais le vieillard déguisé général ne savait rien de l'origine du métal rouge et le Chili devint l'esclave du cuivre, le collecteur de la brocante. La nuit des verts faisceaux s'abattit sur l'étroite bande de terre. Des Andes au Pacifique s'envolait la parole du poète : « Pour entendre un de ces concerts riches en cuivre dont les soldats parfois inondent nos jardins. »

Amérique nôtre...

Miguel Angel Asturias

A Pablo Neruda, passager éternel.

Terre d'exilés,
terre de prisons,
terre de tortures,
Amérique nôtre...

... qu'il est triste entendre parler anglais

Terre de tyrans,
terre d'exploités,
terre des gorilles,
Amérique nôtre...

... qu'il est triste entendre parler anglais

Terres occupées,
terre pour eux seuls,
non terre de tous,
Amérique nôtre...

... qu'il est triste entendre parler anglais

Terre des gens nus,
terre des sans toit,
terre des sans pain...
Amérique nôtre...

... qu'il est triste entendre parler anglais

Terre des morts,
qui dit cimetières,
dit Guatemala
dit Nicaragua
Saint-Domingue
Haïti, Bolivie
Brésil, Cugatlan...

... qu'il est triste entendre parler anglais

la mer cimetièrè,
fleuves cimetièrès,
s'appelle-t-il Motagua,
lacs cimetièrès,
c'est le Chili maintenant,
terre des morts,
terre d'assassins
Amérique des autres...
Pas notre Amérique...

... qu'il est triste entendre parler anglais

M.-A. ASTURIAS (Prix Nobel).
Paris, le 23-9-73.
Trad. Pierre LARTIGUE.

Une lettre de José Bergamin

Madrid, septembre 1973.
A Florence Delay et Jacques Roubaud.
« N'écoute pas le tambour lointain. »
Omar KHAYAM.

J'écoute les tambours battre
dans la pénombre du parc
peuplant d'obscurs échos
sonores sa solitude.

Battent les tambours qui avancent
faisant trembler les arbres
et transperçant le mur
silencieux du bocage.

Ils sont, « caisses désaccordées »,
le « scandale de l'air » :
ils battent tambours, tambours
tambours de la mort et du sang.

Ils roulent redoublent leurs coups
de menaces qui résonnent
comme un ost invisible
de fantomes militaires.

Ils battent comme s'ils disaient
tuons tuons tuons...
battent et battent les tambours
tambours de la mort et du sang.

Quand j'écrivais ce petit « romance », marchant à travers les jardins aujourd'hui mutilés du parc du « Retiro » madrilène, je ne pouvais saisir la prophétie contenue dans leurs roulements proches, en avance sur la distance, qu'aujourd'hui j'écoute arriver du Chili, dans toute son horreur menaçante et repoussante : « comme un ost invisible de fantomes militaires » ; une militarade de plus, dirait Unamuno : militarade cléricale à l'espagnole qui aujourd'hui prononce hispaniquement son pronunciamiento en détruisant le peuple chilien : imitant jusqu'à la plus atroce ressemblance l'Espagne de 1936. Et dans la terrible agonie de la patrie chilienne meurt son poète Pablo Neruda : enfermé, enchaîné par le siège militaire des tambours sinistres qui précipitèrent sa mort (et sa gloire) paralysant le cœur qui avait partagé avec nous l'agonie de l'Espagne ; qui avait apporté cette douleur dans son pays natal



d'Amérique ; et de là dans le monde entier par son chant, si souvent voix de nos exils. Ah ! si sa voix pouvait résonner à nos oreilles plus fort que celle de ces tambours militaires à l'écho clérical qui tente de la masquer et de la rendre muette ! J'évoque à travers son agonie et sa mort celle de notre Espagne et de notre Amérique, puisque ici comme là les ordres que reçoivent les porteurs de tambours mortels « viennent d'en haut » ; pour l'Amérique comme pour l'Espagne ; puisqu'une langue anglaise fausse traduit ces « commandements » en espagnol : en un espagnol faux. « Je pourrais en dire plus mais je m'arrêterai là » selon le sage précepte de Cervantès.

Je voudrais terminer cette lettre, commencée en « romance », par une courte suite de coplas destinés à cette « action poétique » pour laquelle vous m'avez demandé ces mots :

Un monde sans tambours
et sans cloches
était le monde que Goethe
prophétisait :

sa prophétie
s'éloigne de nous
chaque jour plus.

Cloches tambours
continuent à sonner
tout autant qu'ils sonnaient
voici mille ans :

la soldatesque
militaire et prêcheseuse
ordonne et règne

au son de la cloche
qui la protège
tue et sur les morts
bat le tambour.

Je pense à vous et vous embrasse.

Trad. Florence DELAY et Jacques ROUBAUD.

Dernière résidence sur la terre

Volker Braun

(Pour Pablo Neruda)

A son enclos de feuilles, dans l'obscurité
S'agrippent les pieuvres, tombant des tanks
Accroupies sur ses marches, suant de bêtise
Les blattes secrètes de l'ordre public,
Aux câbles du téléphone, comme une morve qui prolifère
Les oreillards de la milice, sous ses arbres
Les fusils en joue, attendent les cadavres
Immortels dans leur infâmie, dans la peur hispanique :
Mais dans sa chambre assiégée le poète
Dit, plus sûre que jamais sa vie
En ses feux ultimes, la meurtrière vérité.

Ecrit le 22 septembre 1973
lorsque Neruda vivait encore.

Trad. Alain LANCE.

En Erivan, ce jour est jour de joie
mais Je n'ose goûter ma joie
car vous êtes dans la douleur.
Je suis plein de colère en ce jour de colère
Notre Allende est mort
mais il renaît sous mille noms nouveaux.
Les enfants chiliens nés au jour du désastre
auront en grandissant la noblesse d'Allende.
Hier, dans une antique église d'Arménie,
j'ai voulu allumer un cierge pour Allende
mais le feu de la Révolution est plus grand que toute lumière,
et la croix que depuis des millénaires,
l'Humanité porte sur ses épaules,
la croix est devenue une Arme.
Notre victoire demain
n'en sera que plus glorieuse.

Le poète vietnamien Che Lan Vien nous transmet ce poème qu'il a lu le 13 septembre dernier à Erivan, lors du symposium des poètes d'Afrique et d'Asie réuni dans la capitale de l'Arménie.

Adaptation de Pierre GAMARRA.

Après le rouge, le bleu ;
après le sang, le ciel.

Après la rue, l'air ;
après le mot, la rose.

Après le fruit, le livre ;
après le feu, le vin.

Après le mort, le vif.
Et après ? Et après ?

Trad. de l'anglais par Dominique GRANDMONT.

Fragments pour une ode aux dieux du siècle

Julio Cortazar

Cartes pour alimenter une IBM

Au bord des routes
arrêtez-vous
saluez-les
offrez des libations
(traveler's cheques are welcome)

**AZUR
SHELL
TOTAL BP ANTAR
ROYAL DUTCH SUPERCORTEMAGGIORE**

(Leur pouvoir c'est le bruit, le vol, la blitzkrieg. On leur offre du sang, des femmes nues, des stylos, des Diner's Club cards, des plaisirs de week-end, des adolescents aux yeux cernés, des poètes boursiers (creative writing), des tournées de conférences, des plans Camelot ; chaque sénateur acheté vaut un an d'indulgences, etc.

Les aires au bord de la route
sanctuaires
snack-bars et vespasiennes
leur lingam flasque que le sacerdote en uniforme bleu et casquette à visière élève et met dans l'orifice de VOTRE AUTO et vous, voyeur, qui par-dessus le marché payer
VINGT LITRES LES PNEUS L'EAU LE PAREBRISSE
venite adoremus
hoc signo vinces
SUPER : le plus sûr.

**METTEZ UN TIGRE DANS VOTRE MOTEUR
METTEZ LE LINGAM DU DIEU**

Son temple a odeur de feu
TOTAL AZUR BP SHELL ELF
Son temple a odeur de sang
ESSO ANTAR ROYAL DUTCH

Dieux majeurs (on passe sous silence les mineurs, les innommables, les parèdres, les sosies, les suivants, les servants) ; le culte des dieux majeurs est public, bruyant,

malodorant, il se présente comme Positif, Fête, Liberté. Un jour sans dieux majeurs et c'est la paralysie pour une nation d'hommes ; une semaine sans dieux et c'est la mort d'une nation d'hommes. Les dieux majeurs sont les plus récents, on ne sait pas encore s'ils demeureront ou abandonneront leurs adorateurs. A la différence de Christ ou de Bouddah ils sont problème, incertitude ; il convient de les adorer fiévreusement, de mettre un tigre dans le moteur, de faire le plein, d'emplir les réservoirs de leur froid et dédaigneux orgasme ; regarder est gratuit, pour l'instant et jusqu'à nouvel ordre, mais on ne sait jamais. Les théologiens se consultent : que recèle le sens caché des textes sacrés ? *Mettez un tigre dans votre moteur : Apocalypse imminente ? Les dieux majeurs nous abandonneront-ils un jour ?* (Cf. Kavafis.)

EN CAS D'ABANDON IL Y A TOUJOURS LES AUTRES

Oui, nous ne sommes pas sans recours,
le temple de la technologie, les pièces de rechange
nous protègent.

LE DIEU EST MORT VIVE LE DIEU

Ça s'est déjà vu et la terre a continué de tourner

Il semblerait, disent les théologiens, que les dieux ne sont pas chatouilleux sur le chapitre des préséances ; si la frivolité des fidèles déplace les faveurs et les autels, si soudain un petit dieu de quatrième ordre (cf. infra) règne sans controverse parmi les fumeurs et les sportifs, les grandes déités ne semblent pas en prendre ombrage ; tant mieux, disent les théologiens qui vers 1950 tremblèrent lorsque le dieu majeur PARKER et son inséparable WATERMAN furent détrônés par de petits dieux de la roture BIC et POINTE-FEUTRE.

Au bord des lits
arrêtez-vous
saluez-les
offrez des libations

EQUANIL
BELLERGA
OPTALIDON

leurs noms ronronnants
la paix la paix la paix la paix
de dix heures et demi du soir à six heures du matin amen

ET LES REDOUTABLES

les héroïques

que l'on invoque au moment de l'angoisse

intercesseurs énigmatiques

auprès des Mères occultes, ceux dont les noms sont obscurs

ANDROTARDYL TESTOVIRON PROGESTEROL

ERGOTAMINE

et celle à triple tranchant

CORTISONE

Au bord des rues

arrêtez-vous

saluez-les

offrez des libations

LES DIEUX TEMPORAIRES

incarnés

fils et filles de Dieux

morts sur une croix (un avion écrasé)

ou sous l'arbre Bodi (clinique suisse avec jardin)

HELENA RUBINSTEIN

priez pour nous pauvres pêcheurs

JACQUES FATH

CARDIN CHANEL

DORTHY GRAY

de nos seins hanches et nez, seigneurs, ayez pitié

YVES SAINT-LAURENT

MAX FACTOR BALENCIAGA

laudate adoremus

Au bord des vies

arrêtez-vous

saluez-les

offrez des libations (les serviteurs de la machine compléteront
l'information.)

Trad. par Laure Guy BATAILLON.

Extrait du « Livre de Manuel »,
à paraître chez Gallimard.

Les bottes des généraux

Evguenei Evtouchenko

(Télégramme à un ami chilien)

Où es-tu, Pancho,
Jack London du Chili,
mon vieux copain ?
Derrière les barreaux déjà,
si le hasard ne t'a pas aidé,
une botte de général
enfonce dans ta gorge
le cri que tu voudrais pousser.
Nul ne peut écraser la Révolution,
c'est vrai,
mais l'ennemi peut encore,
pour un temps,
la terrasser.
Un éclat t'a peut-être frappé
quelque part dans le dos
comme la pointe d'une botte de général.
Peut-être tenez-vous encore
là-bas
avec des fusils contre les chars.
Vous défendez votre pays
comme une zone de dernier espoir,
mais déjà la clique des généraux,
semelle ferrée comme des chevaux,
écrase tes cheveux gris
comme une presse d'acier.
Santiago ma bien-aimée
couverte de blessures.
Les avions de ligne restent en laisse.
Le bourreau éreinté, en sueur,
efface le sang de ses bottes,
mais le reflet d'Allende mort
continue de briller,
dans le miroir noir
de ces bottes.
Et il me semble voir, Pancho,
Mon corps,
encore chaud, étrangement chaud,
et rendu furieux,
percé de coups de talon,
entre les murs enfumés

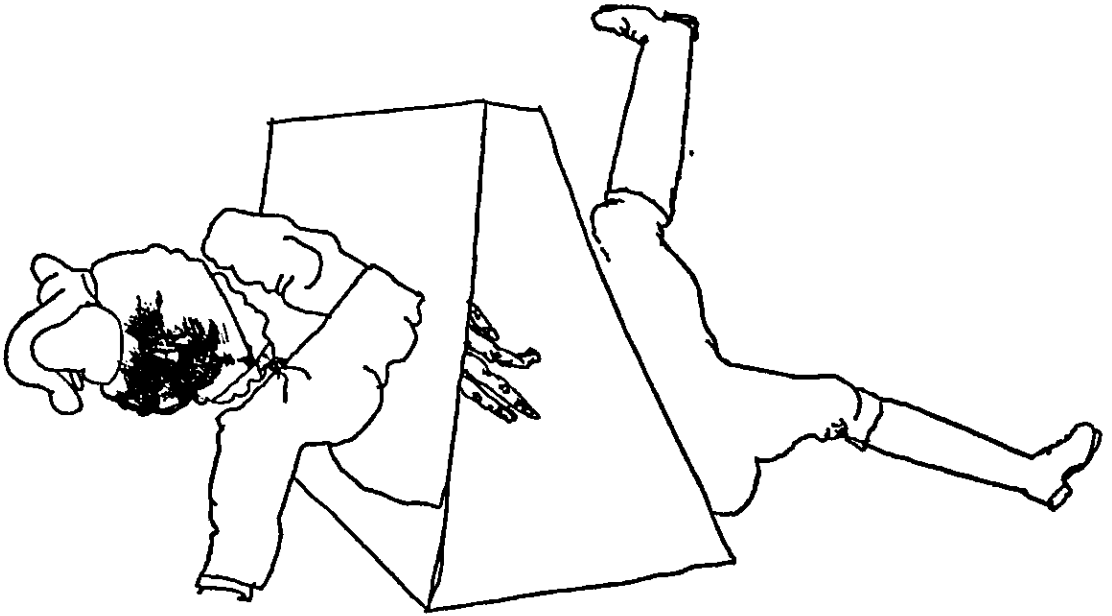
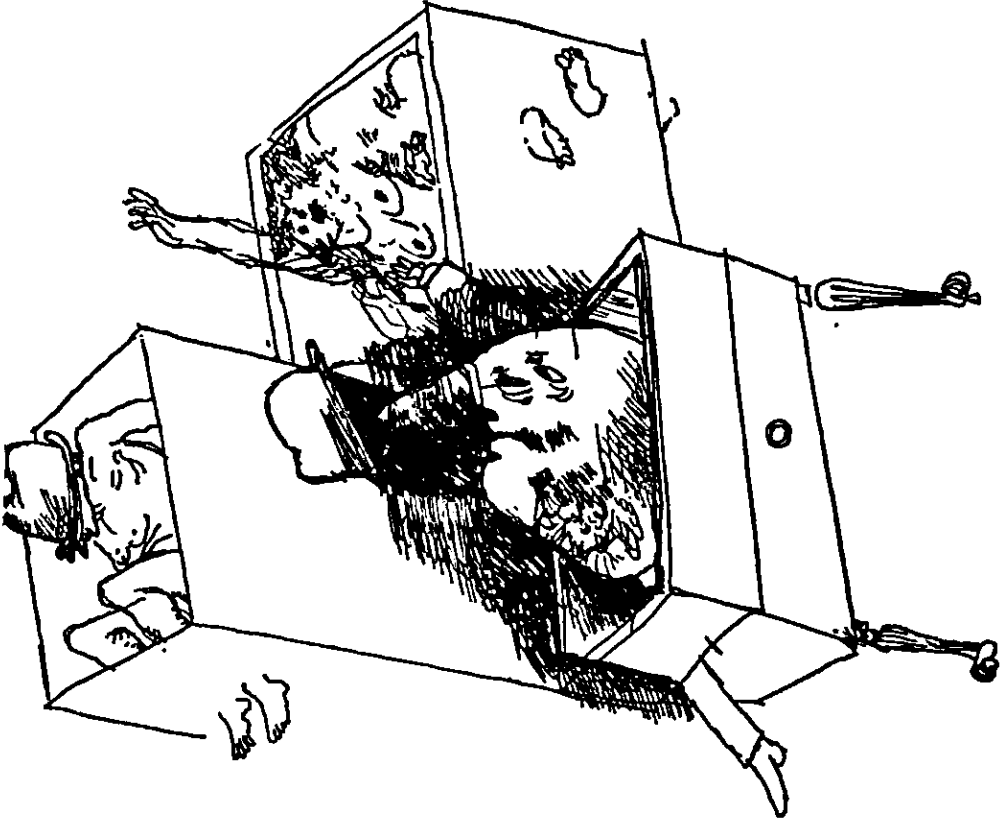
du palais pilonné,
 et qu'ils piétinent
 totalement
 jusqu'à la fin.
 Comme des éperons de bottes de généraux
 Les haut-parleurs
 sonnent en frémissant
 pour rassurer tout le monde.
 Et les bourreaux veulent fourrer
 comme des voleurs
 mes camarades
 achevés
 dans des bottes de généraux
 comme dans des cercueils.
 Brosses à reluire d'un effet particulier
 pour bottes de généraux :
 les tanks.
 Sang de mineurs
 et sang de bergers :
 cirage pour ces bottes là.
 Et le drapeau du pays
 n'est pour eux qu'un chiffon à reluire.
 Et Pablo Neruda ?
 On ne vas pas brûler des bottes à cause de quelques vers.
 Mains habiles du peuple
 pourquoi avez-vous cousu
 des bottes pour les généraux ?
 Tiges hautes,
 dures,
 comme les miradors des geoles.
 Vous avez fait avec la peau écorchée de la liberté
 de l'Amérique latine
 des bottes de généraux !
 Où es-tu, Pancho ?
 Pour le Chill, maintenant, ni été,
 ni développement.
 Mais que vole ma parole
 à l'aide de mes camarades
 qu'elle vole !
 Que chaque baïonnette
 levée pour la liberté
 devienne un clou dans les bottes
 des généraux.
 Ne les laisse pas passer !
 Pancho
 les coups de bottes nous ont appris

à être forts.
L'heure sonnera.
Le peuple montrera toutes les traces
 laissées par les bottes des généraux
 sur les pages de l'histoire du Chili,
toutes les empreintes de tous les doigts
 qui ont un jour étranglé le peuple.

14 septembre 1973.
Publié dans la « Pravda » du 15 septembre.
Traduction Blanche GRINBAUM.

Les voies de la révolution
sont difficiles et controversées
mais la voie de la contre-révolution
est simple
comme la voie menant une balle dans une tête
Les voies des anciens exploiters menant au sabotage
et les voies des riches menant au transfert de devises
et les voies de l'armée de l'aviation et de la marine
menant au putsch militaire
et les voies des grands trusts
menant à la réalisation de la conspiration au-delà des frontières
Ces voies avaient été simplifiées par la grande puissance au nord
Les voies menant au pouvoir des travailleurs
sont obscures
des oreilles aux aguets les épient dans l'ombre
mais la voie de la dictature militaire est dans la lumière
des projecteurs et dans le feu des armes les plus récentes
que les Etats-Unis ont livrées à l'armée
Les voies menant au socialisme sont controversées
ceux qui se disputaient se traitaient d'aventuriers
révisionnistes déviationnistes de gauche ou de droite
et la controverse portait sur la démocratie parlementaire
l'armement du peuple les occupations les élections les conseils
mais la voie de la dictature militaire est simple
et se nomme rétablissement du calme et de l'ordre menacés
et c'est le fascisme
La trahison est simple
Le parjure est simple et bien payé
L'état de siège est simple comme la loi martiale
Mais il est simple aussi de voir
qui paye et qui est payé
et pour quoi
et qui doit payer cela
et qui devra payer pour tout cela
un jour

Vaňarh



A Salvador Allende.

*Soulevez le beau mort étendu sur la porte de noyer.
Le prix du cuivre est déjà monté de trois cents et demi la livre.
Le fer,
encore le fer ; le dollar ; les bottes. Une chaudière, une chaudière,
— cria-t-il —
une chaudière de goudron brûlant — cria-t-il — que j'y noie
mes mains — stupides mains
avec les marques des clous — elles n'ont pas encore appris à se
nouer autour d'un cou. Soulevez-le,
encore plus haut soulevez le beau mort étendu sur la porte de
sortie. Destin,
le plus amer destin : nous passons les héros sous l'histoire en
cachette
dans ce train bien clos, plein de mégots, et les corbeilles des pêcheurs,
vides,
avec les drapeaux mille fois repliés pour qu'on n'en voie pas les
couleurs,
posés à terre sur les planches, froissés, travestis
en baluchons que portent des mendiants infirmes, — et dedans,
une pierre. Dessus, assis,
les trois chiens aveugles et la guitare rouge, la guitare au large
poitrail de Pablo Neruda.*

Athènes, le 12 septembre 1973.

Traduit par Chrysa PROKOPAKI et Antoine VITEZ.

11 SEPTEMBRE étreinte de bras blindé avec un bras gammé avec un bras couvert de bijoux LA FORCE PUBLIQUE un index délateur à l'ongle noir te vise ÉTABLIE CONSTITUTIONNELLEMENT Neruda : *pantins de la mort, calcinés/ sous leur cendre dure et bienséante/* PAR LA MARINE LES ARMÉES DE TERRE ET DE MER pour que des automates cuirassés t'assaillent CONSTITUE L'ORGANISATION escadres et escadrons te fusilleront mathématique ténébreuse QUE S'EST DONNÉE L'ÉTAT torturé mitraillé par la patrouille POUR GARANTIR SON INTÉGRITÉ talon frappant à l'unisson du tambour dominateur PHYSIQUE ET MORALE fracassera ta porte et toute parole est invalidée ET SON IDENTITÉ HISTORICO-CULTURELLE *jaune des froids mordants/ de la ville, tigres terribles/ mangeurs de chair humaine/ experts en la chasse/ du peuple enfoui dans les ténèbres/* SA MISSION SUPRÊME parce que tu es pour toujours son péril C'EST DE MAINTENIR AVANT TOUT LES VALEURS celui qui te dénonce avec joie s'incorpore à l'armée des ombres PERMANENTES chausse la botte de l'exterminateur DE LA NATION CHILIENNE et t'exécute INTRODUCTION D'UNE IDÉOLOGIE DOGMATIQUE (Hitler : « Que Dieu me soutienne dans cette lutte... Je ne serais pas venu à bout du marxisme si je n'avais eu recours à la force. ») INSPIRÉE PAR LES PRINCIPES ÉTRANGERS (« Il faut une action radicale.. Quand on arrache une molaire il faut le faire d'un seul coup... Je n'ai pas voulu la guerre ni les camps de prisonniers. Pourquoi les Juifs ont-ils provoqué cette guerre ? ») ASSUME LE COMMANDEMENT SUPRÊME toute règle abolie toute loi détournée transgressée toute mesure POUR RESTAURER *établissant des marges hostiles/ des zones d'ombre aveugle désolée* LES VALEURS CHILIENNES (« Et surtout, pas de remords ! Nous n'allons pas jouer aux enfants sages... Il n'y a qu'un devoir : rendre allemand ce pays. ») LA JUSTICE *eau sanglante, argile des marécages* (« Je n'accorde aucune importance aux fins juridiques de la guerre à l'Est ») c'est le moment où les bêtes nuisibles cherchent ton ventre ET LES INSTITUTIONS *prétoire paix pax je laisserai son numéro et son nom/ cloués sur le mur du déshonneur* FAIRE AVANCER LE CHILI (« Des hommes durs agissant énergiquement comme j'agisais moi-même... Si le gouvernement est énergique, il sera toujours plus fort que n'importe quel révolutionnaire. La cruauté impose le respect. ») SUR LA VOIE DU PROGRÈS *La poussière s'agglomère,/ la colle,/ la boue, les objets croissent/ les murs se lèvent/ comme une treille obscure de peau*

humaine GARANTIRA morceaux de corps arrachés comme par la morsure d'un requin LES ATTRIBUTIONS *Pour celui qui a donné l'ordre de supplice/ je demande le châtement* DU POUVOIR JUDICIAIRE qui éteint qui parque qui divise LE RÉTABLISSEMENT DE L'ORDRE exprime engorge émiette tond tenaille dénude dévalise détruit UN SEUL OBJECTIF RÉTABLIR L'ORDRE réprimé par la rage de plomb le silence populaire attend silencieusement travaille à SAUVER LE PAYS *Tu lutteras pour effacer la tache/ de fiente sur la carte, tu lutteras sans douter* contre la symétrie mécanique de l'acier et de l'argent un vent d'aval portera la poudre la poudre du peuple.

Trad. Florence DELAY et Jacques ROUBAUD.



Toujours cette rage d'impuissance face au malheur d'un peuple.

Après ce cri premier — honte salauds assassins, hypocrites complices — mesurer la juste portée de la parole. La poésie dans ces circonstances !... tisonner encore l'illusion déjà refroidie de sa toute puissance sur l'histoire, sur l'action. Mais le chant qui jaillit d'ordinaire de ce genre de pratique a une résonnance de défaite qu'un langage illusoire et triomphal ne parvient pas à faire oublier.

Pas de pleurs donc, ni d'espérances trompeuses, pour le Chili. Un cœur qui saigne et se chante saignant devant le martyr d'un peuple révèle trop de perplexité devant les questions là-bas bestialement soulevées, ici, en France, sournoisement par nos répétiteurs de l'Ordre moral.

Agir vite. Que ça cesse, peut-on l'espérer ? Non — ça continuera sans doute, toujours les mêmes les tueurs avec leur belle gueule, et le menton en avant, bien en valeur à cause de l'attache du casque. Que pourront nos mots contre les tanks, les avions, les lance-flammes ? Qu'est-ce qu'on a pu empêcher jusqu'ici ? avec nos cris, nos pas sous les parapluies quand il pleuvait des bombes sur Hanöi.

Parler quand même, ne pas taire le cri premier, une telle douleur à l'écoute des nouvelles, à la lecture des journaux.

Servir.

Faire face, contribuer à l'information, à une solidarité autre qu'imaginaire. Et aussi montrer à nos maîtres que nous sommes prêts à réagir vite, avec le plus faible moyen dont un homme dispose : sa langue, son cri, son poing intellectuel. Cette revue s'appelle l'Action poétique.

Notre travail, ici. Amener à sa perfection confondante quelque poème issu du cri premier, désespoir ou rage — jailli en nous quand nous avons saisi toute la réalité confondante du crime. Chaque jour, depuis le 12 septembre nous jurons de ce même cri honte salauds assassins, hypocrites complices, étrangleurs par la corde ou le silence !... et hier encore ces photos : des hommes couchés à terre dans les rues de Santiago les mains sur la nuque et que les soudards piétinent, — mais c'est nous d'ici et de partout dans le monde qu'on voudrait ainsi piétiner !

Notre travail. Ce doit être une critique vigilante à l'égard de notre premier mouvement, vers la justesse politique de notre langage. Cette justesse, cette vigilance contribueront peut-être à imposer

L'idée que les temps ont changé, que l'histoire ne rebrousse pas chemin impunément.

La machine à faire des phrases s'est sans doute mise en marche pour beaucoup d'entre nous. Attention aux vieilles illusions, à l'effusion lyrique. C'est là-bas et pas en nous que ça se passe. A partir du cri premier la perfection du poème ce sera la justesse, un cri pur comme les pierres des Cordillères comme

*« les côtes
ou l'échine inhabitable
des Andes
n'importe quel
infernales
endroit
de mort à précise échéance... »*

Le poète qui endure, là-bas — dans sa maison on dit aujourd'hui qu'il est vivant, en résidence surveillée, hélas et ce pourrait bien être sa dernière résidence sur la terre ! —, les hommes qui se battent en ce moment, qui risquent la torture, la pendaison, ceux qui vont aller croupir dans les bagnes, sur « l'abrupte prison », ceux des mines d'en haut, les creuse terre, ils exigent de nous, de notre cri, d'avantage de minerai que d'hélas.

Trappes le 21 septembre 1973.



nul but nul refuge
langue traquée cernée
par toutes ces dépêches
à bout de chutes
ils y sont tous !
— ce qu'est d'avoir
senti l'équilibre
de la juste espérance
vaciller
le temps
à nouveau
le temps de tous
s'emporte
comme un cheval un vol de cygnes
pattes ensanglantées dans l'écume
des pas
des battements

il faut descendre
plus près plus près
la pluie d'hiver

au ventre
un oiseau
écarlate ou violet

— « c'est la patrie nue
l'action du feu
de la pierre
de l'eau
du vent... »

grèves désertes neiges
moi nous
cris d'empreintes perdues
protestent
cœur faisant corps
au silence
roulé
dans la seule
parole des vagues

Tous les vingt ans
l'orchidée noire de la haine
repousse en mes poumons
et si ce soir elle fleurit
c'est à cause de vous général de la mort
Tous les dix ans
l'ortie moqueuse de la rage
vient me crever un œil
et si ce soir je suis en pleine cécité
c'est à cause de vous général de la mort
Tous les cinq ans
le glaïeul du mépris
explose en mes entrailles
et si ce soir mes intestins sortent de moi
c'est à cause de vous général de la mort
Tous les printemps
la violette du suicide
me caresse le front
et si ce soir mon crâne a plusieurs trous
c'est à cause de vous général de la mort
Tous les jeudis
la cigüe des vengeances
m'offre son verre de poison
et si ce soir ma gorge en est avide
c'est à cause de vous général de la mort
Tous les matins
la rose me réveille et me donne son aube
mais ce matin elle n'est pas venue
car vous l'avez tuée général de la mort

26 septembre 1973.

Alors, voici que la nuit tombe sur Santiago.
D'immondes bêtes d'eau assassinent la mer :
Le ciel s'est obscurci, la terre est torturée.

Un enfant dès l'aube est tombé
L'homme qui courait n'arrivera pas
Et le ciel agonise.

On a tué le chant de l'hirondelle,
On a brûlé le cantique de l'aube
Et la mer dessaisie quitte la saison noire.

Il ne pleut plus sur Santiago,
Le ciel n'a plus de cris et la mer brûle à l'horizon.

Le ciel est fou, le monde hurle
Et les ténèbres nues n'osent dire que la mort.
La terre n'a plus de nom,
La mer est désertée.

Que la terre était neuve !
Des fleurs naissaient de l'aube
Et des parfums nouveaux disaient la mer et le printemps,
Le vent chantait dans la lumière,
La terre se garnissait de couleurs,
Le ciel allait renaître.

Mais la fleur est tombée,

Voici que la nuit vient :
Il ne pleut plus sur Santiago.

I

L'abomination de la désolation

Ne pas souffler mots
Les garder dans la gorge
Et puis
Se couler dans le silence
Et balancer une jambe
Comme pour aller au CHILI

II

Passer à la casserole

« Les manifestations des dames des beaux
quartiers, casseroles en main, ont sonné le
glas du gouvernement Allende. »

Certains journaux.

Ah ! Si elles pouvaient parler !
Casse-croûte à la cloche de bois
Et se rincer la dalle
Trente-six carats !

Batte un peu la dêche à la campagne
Macache à jamais Midi sonné
Ça non !

Ah ! Le cul à la bouche
Et puis jouir de son reste
Les casseroles !

Ces casseroles là ont aussi une queue
Et qui ne se prête qu'aux riches !
Dame !

De l'abondance du cœur la bouche parle

Beaux officiers de mon enfance
Plomb Figurines Ou soldats
Je suis un ingrat

Clous rouillés par la goutte des tripes
Rasoirs au fil du sang passant les veines
Gorges en boule avec l'éclat du fer barbelé
Je suis une brute

Je suis un salaud qui rêve
De généraux à la hache
Et de sang dans les ruisseaux

Je suis un idiot qui marche
Et qui marche une fois de plus comme s'il marchait dans sa tête
Et qui répète Tu repasses tes lames
Tu tailles tes couteaux
Il te vient en ce moment de ces absences de cœur
Comme si tu marchais trop vite !

La lampe de terre

Charles Dobzynski

A Pablo Neruda, in memoriam.

Une lampe de terre brûle
Avec le sang de la Commune

Les yeux de cuivre et de salpêtre
Les pauvres yeux Les yeux de pain
Les yeux qui sortaient de la pierre
Pour monter à l'assaut du ciel

Que les yeux deviennent de grêle
Que les yeux deviennent poignards
Que les yeux deviennent des balles
Qu'ils soient fer rouge des étoiles
Pour clouer sur toutes les portes
Le cœur meurtrier de la nuit !

A Chuquicamata je saigne
Et je meurs à Valparaiso

Les yeux qui fendaient les ténèbres
Comme le soc des laboureurs
Les yeux qui nouaient les racines
Naissance du raisin les yeux
Les yeux gisements de la foudre
Les yeux du soleil dans les mines
Comme un coup de grisou les yeux
Trousseau de clés Les yeux du blé
Levain du bleu Les yeux de vent
Veines du vin Les yeux de pluie
Les yeux partout comme un rivage
Et nous étions leur océan

Une lampe de terre brûle
Avec le sang de la Commune
Gallifet reprend du galon
Sur les talons de Pinochet

Ne voyez-vous pas sous la botte
Le feu pareil aux yeux fermés
La cigarette qu'on écrase
Le cri La dernière fumée
L'espoir automne aux yeux crevés

Que les yeux deviennent fournaise
Que les yeux deviennent tisons
Qu'ils soient ailes de l'ouragan
Houles de feu Lame de fond
Que les yeux deviennent forêt
Mains de cuivre et mains de salpêtre
Tous les arbres de Dunsinane
Marchant vers l'ombre de Macbeth

Une lampe de terre brûle
Avec le sang de la Commune

La Cordillère comme un mur
Où l'on fusille le futur

La cote du cuivre s'élève
A l'échelle des assassins

Les yeux de soufre et de phosphore
Qui rêvaient de vivre et d'aimer
Les yeux de sel Les yeux d'écume
Première aurore dans les yeux
Les yeux d'enfance du Chili
Les yeux troués par la mitraille
En cendres les yeux d'Allende
Les yeux qui croyaient au bonheur
On crève les yeux de la terre
Mais le peuple a les yeux du blé

Que les yeux deviennent les flèches
Frondes des guerriers araucans
Que les yeux soudain soient de lave
Lumière noire des volcans
Que tous les yeux deviennent fleuves
Pour ne former qu'un océan
Torrentiels les yeux des songes
Pour rendre au Chili la justice
Pour laver la honte et le sang

Une lampe de terre brûle
Avec le sang de la Commune.

Le ciel d'Araucanie, ô Pablo,
tu l'as déployé pour mes veines,
la romance grise des laines,
les plaines où pleurent les eaux,
les phoques et les souffles tristes,
le peuple neige des oiseaux,
les lentes roches améthystes,
les paraboles des fuseaux.

Tu m'as raconté les australes
patiences du romancero
et le Pacifique d'opale
et la pluie aux pâles barreaux.

Il n'appartient pas aux couteaux
d'ensanglanter le crépuscule,
il n'appartient pas aux bourreaux
de déchirer ce cœur qui brûle.

Tu m'as répété l'invincible
harpon des marins déchirés
et le collier rouge des cibles
sur les flancs des hommes dorés.
Une rose de cuivre bouge
dans les glaces des jardins morts.
Une Chilienne au sein rouge
marche dans les voiles du port.
Et tu m'as donné les absinthes,
les mangues, les maïs secrets,
les bouches des madones saintes,
le peuple savant des forêts.
Tu m'as rendu steppe et savane,
la longue promesse du gel,
les myrrhes de la caravane,
Pouchkine debout dans le ciel,
les terres de l'antique songe,
l'orchidée et le noir rubis
et la Cordillère qui plonge
dans la parole de la nuit.

Il n'appartient pas aux couteaux
d'ensanglanter le crépuscule,
il n'appartient pas aux bourreaux
de déchirer ce cœur qui brûle.

I

Avec pour compagnon
le sang. Il est sous vos fenêtres. Il fait
trembler les vitres. Il dit le jour qu'il est. Il dit
ce que veut dire un seul regard sur une terre partagée.
Le droit de tous : silhouettes abandonnées
sur le trottoir de Santiago. L'enfant traîné contre le mur
invisible. Des femmes sorties dans la nuit de septembre
pour rechercher des vivres à la faveur du couvre-feu.

II

Avec, qui restent dans les mains,
des livres à demi-brûlés ou bien l'outil lui-même, avec des corps
dans les prisons et leur vie quelque part ailleurs.
Avec le temps, produit du vol. Avec
des hommes torturés dans le miroir des déclarations lénifiantes
et limpides : le prix du cuivre, par exemple,
ou un petit *supplément d'âme* ou quoi que ce soit d'autre d'élégant
et de lointain,
mais qui de toute façon satisfasse ceux que ne dérange pas l'odeur
du massacre.

III

Non. Il n'y a pas de place pour le monde,
« il n'y a pas de bois pour les cercueils et personne pour les
fabriquer »,
il n'y a aucune nouvelle des autres villes depuis la frontière du
Pérou jusqu'à *Copiapo*, dans la province d'*Acatama*,
on ne connaît pas le nom des quelques six cents assiégés qui
résistent encore sur le *Moro de Arica*,
on ne sait rien des paysans fusillés dans le *Norte Chico* ou ailleurs.

IV

Et Pablo Neruda n'est pas mort. Le Chili
aujourd'hui est comme une fleur coupée
d'entre les hommes, et ceux
qui disparaissent dans la foule, au centre de nos villes, et ceux
qui piétinent sans le savoir, prisonniers qu'ils sont d'un casque,
jusqu'à l'espoir si fou d'un demi-litre de lait par jour,
le liront un jour dans les yeux des femmes. La chair
ne se rend pas. Le crime
attend. Le ciel
est rouge.

12/IX/73

Pierre Lartigue

Estrellitas de la noche
Dejadme pasar el puente
COFLA.

Etoile de la nuit
laisse-nous passer
je veux voir

les drapeaux
noués
dénoués

les yeux
les fleurs

la rue pareille
à Temuco le soir
une allée sombre
sans la pluie

Cuerpo presente

On ne sait rien
de ces amis
morts ou vivants

de la petite
qui chantait

Ce qui viendra
je le pressens

J'entends mourir
montagne
mer

Ciel et rocher

pour de l'huile
pour du cuivre
du thé

On tue
la nuit tombée

On fusille les cordillères
longue vigne
déchirure
chemises étoiles

drapeaux noués
Laissez-les passer
vivre voir
laissez leur cri
copla
monter
se siente
se siente
Allende
presente

Fueron reyes toda una manana

Joseph Guglielmi

un jour
un matin j'ai vu Pablo Neruda
sur le port de Marseille
il souriait
Matilda
était
avec lui

Je ne sais que te dire
Pablo

Maintenant que tant de gens vont se mettre à te tutoyer
Tu me fais peur avec ta lèvre inexorable

Tous les deux nous étions amis comme le vin et le verre
Il ne fut querelle entre nous que de Bourgogne et de Bordeaux

Je me vois mal vivre sans toi
Maintenant que tu arraches d'une main théâtrale et lente
Le masque de vivant que par décence tu mettais pour faire du bruit
avec nous
Avant d'aller parmi les éternels réclamer ton tour de parole

*El caballero Marcenac
vino a verme al final del día*

Devant la porte qui se ferme
Le concierge me regarde et ne me reconnaît pas.

Le 28 septembre 1973.



en ce paysage dévasté où, devant chercher ses mots au milieu des ruines et des décombres, il ne trouverait plus rien à offrir en contrepartie, se rendant compte qu'il aurait été joué par ceux-là mêmes qui l'avaient poussé, mis en avant et qui se seraient évanouis (morts, enfuis, ou simplement cachés ou travestis ?) le laissant seul responsable du paysage et redevenu ce lointain et imprécis ou familier des rats (comme il fut déjà dit) dont la peau et les vêtements (que l'on aurait tant imités pendant quelque temps) seraient redevenus prétextes supplémentaires de le rejeter plus loin encore, dans l'ordre chaotique qui l'habite, et en compagnie de ceux-ci, survivants par petits groupes (hordes ou tribus ?) employés aux travaux de mise au jour, aux fouilles, aux classements :

où les objets sont :

de petites briques crues de couleurs vives

d'étoffe calcinée et quantité

de boutons dorés

de ceinturons de bottes

de douilles de bronze et de plomb

des armes de toutes tailles et

des concrétions de verre de béton d'acier, etc., et

des aliments :

sous la forme de

stocks inépuisables de boîtes éventrées

de silos de blé répandus

d'orge

de riz

de montagnes de café (où jouent les rats)

de balles de coton déchiquetées

de papier, de livres aux trois quarts brûlés

et de viandes :

cuite et crue, éparse

avariée et sanguinolente

sous l'apparence de :

mains ou nez, mâchoires et sexes

et de la poudre d'os,

où l'on cherche à mettre un nom sur les visages, parmi les

cen­dres, les étendues incalculables de cen­dres d'un paysage semé ça et là de cailloux taillés, de pointes de flèches et autres instruments de liturgie :

sous-vêtements féminins, fouets, cravaches et autres instruments de torture ;
roues, engrenages, poulies et leviers où :

Par plaques et écrous et crémaillères et
cordes et cuves et scies et feu :

tournoient et crient des hordes d'oiseaux de mer et rapaces ou bêtes affamées s'entre-dévorant et dépeçant dans un silence impénétrable fait de tous ces claquements, ces bruits de man­dication, ces déchirements et ces plaintes :

où erre immobile CE (le jeune homme fol) ayant tout perdu depuis bien longtemps, rompu tous les fils, ne cherchant à avancer ou reculer, face à (et encerclé par) ces ben­nes géantes, venues ajouter au chaos du paysage les signes de sa lente et inéluctable déglutition, surgis à point nommé pour lui faire comprendre enfin que sa présence en ses lieux, comme en tout autre, ne se justifiait plus que par son désir d'en changer, d'échapper, pour ne pas être pris ou happé en même temps que ces amas informes de granit et de fer :

alors, s'étant levé, il les revit tous : l'enfant, le jeune homme, le vieillard et même cette turquoise (à la peau sombre et aux petites mains de fer) à la bouche édentée que venaient questionner tous les autres de passage, à la recherche de ses cen­dres et de ses os, à lui ; il comprit alors le corps dispersé et, dans la puanteur des essences, des graisses, des chiffons et des chairs brûlées (dont on faisait paraître-il le savon pour se laver les mains) il se surprit à rire silencieusement, et lut :

« Elle m'a conduit ici la batellière,
passeuse de Colan, la fière.
La belle m'a guidé, je me souviens d'elle,
sirène des fusils,
veuve des filets,
petite créole trafiquante
de ciel, de palombes, de pistolets et d'ananas.

.....
.....

Extrait (les trois dernières pages) de « Melencolia »,
Editions Seghers-Lafont.

Armand Rapoport

Docteur William Carlos Williams cette bravoure de vos fils
derrière le phénomène massif ces stupéfiants pour
vos continentales dérives?... — « The whole city doomed and
the flames towering...

Like a mouse, like a
red slipper, like
a star, a geranium
a cat's tongue or »

Docteur, peut-être avon-
nous un cancer à la gorge ? Les groseillers dans votre jardin
ne sont pas fleuris ? Tonnes de bombes sur le Cambodge. Avec
quel doigt allez-vous tracer
ces pendus du Chili ? Des pastels, dites-vous ? Des nimphéas ? Les
défoliants
de vos fils assiègent nos reins. Fictions printanières ou automnales :
cette femme en bicyclette sur une route du Laos, enceinte... Vos
mains
auraient pu la dénouer... Mais une bombe, c'est plus simple...
Existe-t-il
Un jadis des Meurtres ? Cette toux d'embarras lorsqu'une de vos filles
dessine une courbe de la Cordillère des Andes. Paix à votre gorge !

« Only the poem
only the made poem, to get said what must
be said, no to copy nature, sticks
in our throats »

A la plante asiatique à
l'herbe chilienne qu'allez-vous murmurer ? Prophètes du Kentucky
combien de piqûres de pavots aujourd'hui ? Combien de bombes sur
des poèmes vivants ? Dites aussi à vos avions d'enrôler les Clement
Marot
du jour dans les quartiers de la Mort.

Filles et fils de William Carlos Williams
combien de kilomètres avez-vous marché
afin que Valparaiso et Santiago ne tombent pas ?

Corps nus et beaux avançant sur des pelouses de roses
Le Vent est-il toujours Blanc à Patterson ?

.....

... ce fut au loin sous la lanterne les ombres qui s'écroulent annulant la pourpre des questions...

terre à faims terre à soifs terre à sang avec la graine cachée du maïs terre à germinations rouges terre à couteaux terre à poings terre à griffes terre à soleils !

ici les morts seuls sont libres — terre fermée ! terre nocturne ! et nus comme le branchage que mord le feu comme l'âge des fleuves comme le vent et les figures de la foudre comme le jeu des enfants comme la vérité implacables

y a-t-il toujours en ce monde des forêts heureuses ? y a-t-il toujours des villes innocentes ? peut-on marcher dans les rues d'Europe sans entendre le pas muet des morts de Santiago ce cuivre de leurs cris ? peut-on rire dans les fêtes regarder une aube sans penser au froid des bouches des gorges des ventres ? peut-on regarder la mer sans voir les vagues de Valparaiso ? et le sang ! peut-on frapper aux portes sans songer à tant de portes obscures à la confiance forte ?

ce fut sous la lanterne les ombres qui s'écroulent annulant la pourpre des questions...

Paul Louis Rossi

La terre est dure
et semblable au bitume
Impossible à mâcher
Je ne
Le crois pas la terre sera brune
de cendres et de mâchefer
couverte
et stérile
Je ne le crois pas
comme un volcan ouvert
la terre sera grise
une étendue
Morte
Immensité de sable
et des déserts
Je ne le crois pas...

Il disait
Je sais que tout change
Je crois que rien ne demeure
non
Il ne disait pas
éclairée de l'astre des lumières
la terre ne sera plus
une
Vallée de larmes
la terre
un lit de douleur
Je ne le crois pas...

Je crois aux rythmes de la mer
froide et sauvage
même
il disait
Que tout change
même sauvage
Je crois
au rythme de la mer...

Septembre 1973.

Maurice Regnaut

Mais pour ton quel espoir anéanruines sous donc les bombes,
pour ton que tout change achèvaché à chaque rafale,
pour ton justice à tous meurtal de bottes, martrip de
crosses,
pour ton vivre amis transsoudéresoumis aux tortures,
pour ton liberté terdit par la loi,
Mais pour toi, gisant, qu'une seule plaie, au centre des larmes,
Mais un poème pour toi ne pourrait être qu'un tombeau,

PACIFIQUE CHILI,

Jusqu'enfin soit mensonge, ô bonheur, ce poème Impossible.

Les fous de ce stade

André Sala

... d'ailleurs longévité de ce pays long comme un long poème
maintenant devenu le canon déroulé
d'une arme que l'on pointe
les ravisseurs ne tolèrent pas la patience (ceux qui l'avaient ne
pourront pas se consoler des lisières)
alors l'aveugle se donne les plus beaux noms du monde
se sacre aussi d'horreur — vampire distant qu'une autre lune
effarouche —
il y a un bosquet à l'aurore qui ressuscite un homme
songeur de jour le tombeau de son maître bref à la main
révoquant ceux qui caressent le revers de son pays décédé
il monte vers plus haut que lui mais le printemps
se trompe de date

évidemment la pensée qui n'est pas brève ne s'assassine
pas à mort d'homme
Blessé ce soir que te soit une marche de déjà mémoire
cela qui avec ou sans bruit effleurera demain là-bas...

O parole indivisible
Est-ce l'herbe des charniers

L'immobilité d'un mur
Ou la mort criblée d'images

L'aveu même d'être là
Comme l'énumération

D'un étang et d'un village
Tourbe neige cuivre écoles

Jusqu'au nom de chaque jour
Dans le signe sur les portes

action poétique

Nos disponibles

26. — INÉDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POÈTES ET UN CRITIQUE (*Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin*)... (Le numéro : 9 F.)
27. — POÈMES ESPAGNOLS DE COMBAT et *Tzara, Löwenfels, Volker Braun, Paul Chamberland*... (9 F.)
30. — NOUVEAUX POÈTES HONGROIS, POÈTES DE LA R. D. A., et *Sten, Malrieu, Zili, Venaille*. (9 F.)
31. — UMBERTO SABA (*traductions et étude de Georges Mounin et Alberti, Enzensberger, R.-F. Retamar*). (9 F.)
- 32-33. — VLADIMIR HOLAN et *Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, Dené Depestre*... (12 F.)
34. — OU EN EST LE ROMAN ? par *René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas*... (9 F.)
35. — POÈMES DU SUD-VIETNAM - NOVOMESKY - KHLEBNIKOV et *J. Rousselot, C.-M. Cluny*... (9 F.)
36. — LA 1^{re} POÉSIE LYRIQUE JAPONAISE et *A. Liehm* (Intervention au 4^e congrès des écrivains tchécoslovaques) et *A. Barret, P. Lartigue, F. Venaille*... (9 F.)
38. — (Formule « poche »). POÈTES POPULAIRES CHINOIS, trad. et prés. par *M. Loi*, quatre poètes tchécoslovaques, *Wilhelm Reich, Jouffroy, Faye*... (9 F.)
39. — POÈTES IRANIENS D'AUJOURD'HUI, trad. et prés. par *A. Lance et A. Adamov, Biermann, Bialik, Frénaud, M. Regnaut, Michel Vachey, F. Venaille*... (9 F.)
40. — PROSES POÉTIQUES, et *Celaya, Kirsanov, Bouritch*. (9 F.)
- 41-42. — « TEL QUEL » et les problèmes de l'avant-garde, et *Regnaut, Vargaftig, Deluy, Ritsos*. (12 F.)
43. — MAI 68 : *Poèmes suivis d'un débat*, *A. Jdanov* : discours, *Henri Deluy* : note à propos du Jdanovisme, *Mitsou Ronat* : Trois essais de formalisation en linguistique, et *Paul Louis Rossi, Claude Adelen, Gabriel Rebourcet, Maurice Regnaut* (9 F.)
44. — (Nouvelle formule). DU RÉALISME SOCIALISTE et *Ismaël Kadaré* (poète albanais), *P. Lartigue, C. Dobzynski, P. L. Rossi, Claude Delmas*... (9 F.)
45. — POÉSIE YIDICH, trad. et prés. *Ch. Dobzynski, et J. Rou-*

- baud, Joseph Guglielmi, Alain Lance, Mitsou Ronat (sur M. Leiris), Elisabeth Roudinesco (*L'inconscient et ses lettres*). (9 F.)
46. — SPÉCIAL BERTOLT BRECHT : M. Regnaut, V. Braun, P. Schütt, A. Lance, J. Tailleur, H. Deluy, M. Gansel, E. Roudinesco, H. Roussel. — Poèmes : Gyorgy Somlyo, Vassilis Vassilikos, Lionel Ray, Maurice Regnaut. (9 F.)
47. — QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX, et P. L. Rossi, M. Regnaut, A. Garcia, V. Feyder, G. Le Gouic, G. Jouanard, J. Poels, M. Ronchin, B. Govy, C. Pelloux, A. Cru, P. Lagrue, J. Cadenat, Günter Kunert, Karl Mickel, Angel Valente. (9 F.)
48. — MAIAKOVSKI et les FUTURISMES - MANIFESTES FUTURISTES RUSSES : Khlebnikov, Asséev, Trétiakov, Bourliouk, Lifschits, Kroutchonykh, etc. Entretiens avec V. Pozner et L. Robel, présentation H. Deluy, et Bernard Vargaftig, Charles Dobzynski, Lionel Ray, Alain Lance, P. L. Rossi, E. Roudinesco. (Ce numéro : 12 F.)
49. — COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — G. Lukacs : *La politique culturelle de la République des Conseils*. — L. Kassak : *Lettre à Bela Kun*. — Moholy-Nagy : *Un scénario*. — S. Barta, G. Illyes, T. Dery, E. Roudinesco : *Psychanalyse à l'origine*. — A. Jozsef : *Hegel, Marx, Freud*. — C. Dobzynski : *René Char ou la Justesse*. Guillevic, M. Füst, J. Guglielmi, C. Adelen, N. Naderpour, M. Delouze, R. Arnaud, C. Held, A. Raynaud, P. Lartigue... (Ce numéro : 12 F.)
50. — UNE LITTÉRATURE PERDUE (Problèmes du récit) J. C. Montel, Y. Mignot, M. de Gandillac, M. Ronat et P. L. Rossi (sur J.-P. Faye), Cl. Francillon, Ph. Boyer (sur Robert Pingne) — J.-L. Parant — E. Roudinesco (sur Raymond Roussel). — Walter Benjamin (un inédit sur la « Crise du roman »), N. Leskov. — W. Kuchelbecker — M. Lowry — Poèmes d'O. Mandelstam, traduits et présentés par Serge Andrieu — Poèmes de A. Bosquet, R. Doukhan, D. Grandmont, M. Regnaut, C. Roy, C. Tessier. (Ce numéro : 12 F.)
- 51-52. — AGITROP et LITTÉRATURE OUVRIÈRE EN ALLEMAGNE — 1919-1933 et 1947-1972 : (sous la République de Weimar et aujourd'hui en R. F. A.). — Poèmes de la fin XVIII^e et du XIX^e siècles. Etudes et traductions de Alain Lance, Jean Mortier, Hélène Roussel, Guillevic, Maurice Regnaut, Françoise Lagier, Lionel Richard, Henri Deluy - Franz Mehring : « L'art et le prolétariat ». — Un manifeste de Grosz et Heartfield — Entretien et poèmes de H. M. Enzensberger — Extrait du scénario « de Kuhle Wampe » de Brecht et

Dudow — Chronologie — Biblio-discographie. Et : E. Roudinesco : « Mao Tsé TOUNG et la littérature de propagande ». — Poèmes du Hongrois Ferenc Juhasz, Claude Adelen, Serge Andrieu et Lionel Ray. (Ce numéro double : 15 F.)

Supplément au n° 53. — VIETNAM : *Poèmes de Xuang Huang, Chinh Huu, Hoang Trung Thong, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Joseph Guglielmi, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Michel Ronchin, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.* (Ce n° : 6 F.)

53. — L'IDÉOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTÉRAIRE : E. Roudinesco — M. Ronat (Chomsky et la théorie littéraire) — Pierre Kuentz — J. Roubaud — Patrice Cocâtre (sur M. Blanchot) — J. Attié — M. Ronat (sur G. Bataille) — Yves Boudier (sur P. Macherey) — H. Deluy (sur la notion de poésie) — Entretien avec J.-P. Faye — Poèmes traduits du turc : Yunus Emre, Nazim Hikmet, Ataul Behramoglu — Et : M. Regnaut. (Ce numéro : 12 F.)

54. — S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART / RÉALISME SOCIALISTE — JOSÉ BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal. Et G. Somlyo, P. L. Rossi, J. Garelli, A. Lance, X. Pommeret, M. Petit, D. Sila.

56. — A paraître en décembre 1973 : POÉSIES U. S. A.

Quatre numéros : 34 F (France) — 38 F (Etranger).

action poétique

bulletin
d'abonnement
ou de
réabonnement

Nom : Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne pour an(s) à la revue **Action Poétique**.

1 an (4 n ^{os})	France	30 F.	Etranger	36 F.
2 ans (8 n ^{os})		60 F.		72 F.
Soutien (4 n ^{os})		100 F.	(8 n ^{os})	200 F.

— Je désire également recevoir :

- Le ou les volumes suivants parmi ceux publiés par **Action Poétique** :
- Les numéros suivant parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de F par :

- chèque postal
- chèque bancaire
- mandat postal
- mandat-lettre

Action Poétique, 4.294.55 Paris, 19, rue E.-Dubois, Paris-14^e.

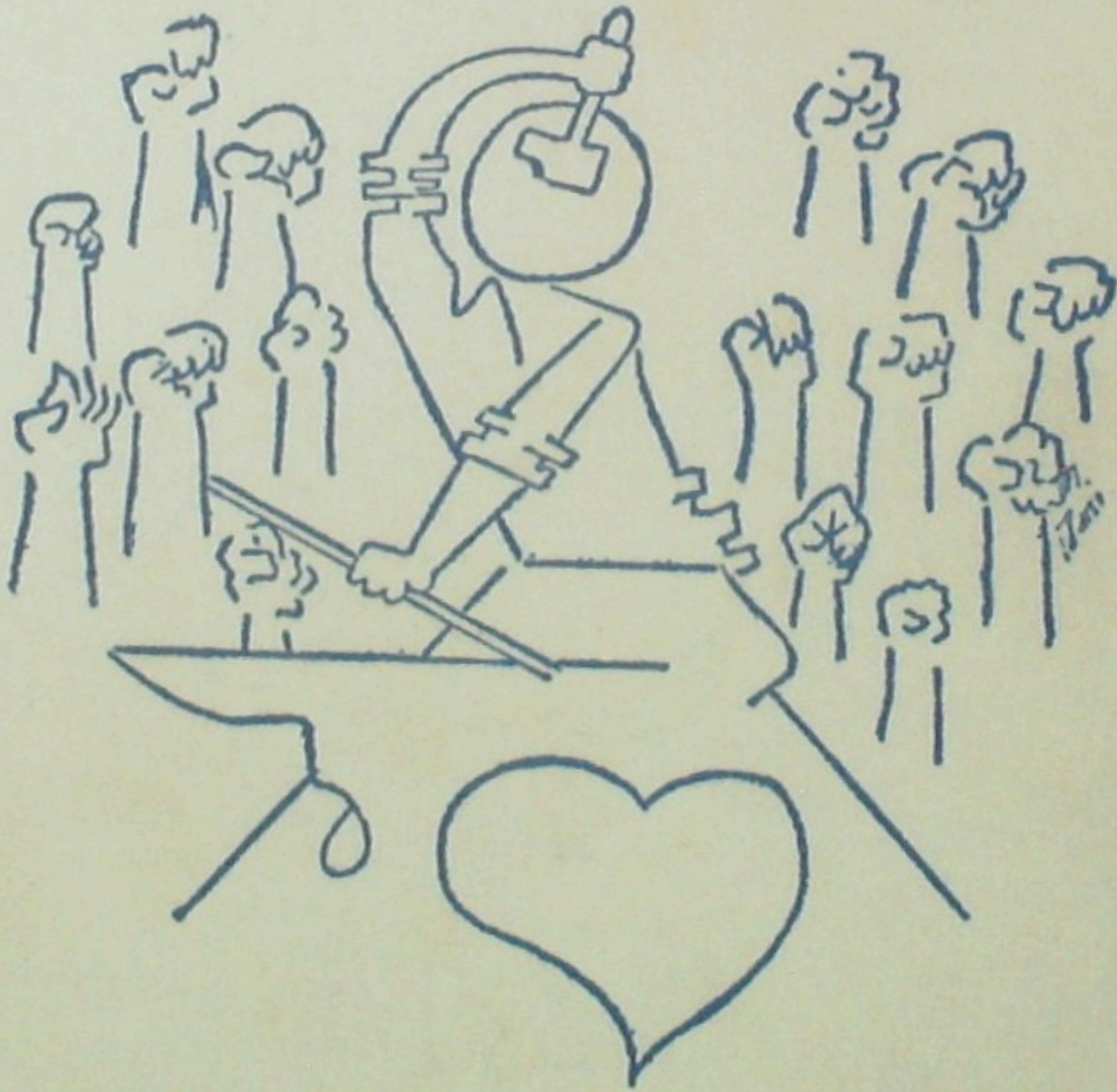
A , le

Signature :

P.S. - Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux personnes dont les noms et adresses suivent :



POEMAS DE AMOR, DE LUCHA Y DE TRABAJO



Departamento Cultura, de Sindicato TEXTIL PROGRESO

1972